20me Année

Février 1933



Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

GASTON BAISSETTE .... *Thésée*
JULES SUPERVIELLE .... *L'Arche de Noé*
MADELEINE ISRAEL .... *Poèmes*
GEORGES STEMPOWSKI .... *L'œuvre de Dostoïewski et les Polonais*
GOTTFRIED KELLER .... *Souffrance et Vie*

CHRONIQUES

HENRI FLUCHÈRE .... *Lawrenciana*
LOUIS EMIÉ .... *Tolède et le Creco*

NOTES, COMPTES-RENDUS

LES LIVRES, par Pierre Missac, Jean Guyon-Cesbron, Roger Brielle, J. M., Joé Bousquet, Gaston Pulings, Marcel Brion, Léon-Gabriel Gros.

LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.

REVUES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.

LETTRE D'ANGLETERRE, par Léon-Gabriel Gros.

MACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren et Georges Petit.

LE THEATRE, par Pierre Missac.

LE CINÉMA, par Gabriel Bertin.

LA PEINTURE : *Jean Aujame*, par Roger Brielle; *Notes d'Art*, par Léo Van Droogenbroeck.

LA VIE MARITIME : Le lancement du *Paul Doumer*.

ECHOS.



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No 5 fr. **Étranger :** Le No 6 fr. 50

Nº 148. 20me Année. Février 1933.

Cahiers du Sud

Tome X. — Ier Semestre 1933.

Thésée

A Marguerite Yourcenar et à
André Fraigneau.

Il était midi. Trézène dormait. La nef appareillait dans ses eaux. Au couchant elle partirait pour la Crète. Elle était blanche. Pourtant c'est elle qui devait emporter le tribut vivant à Cnossos pour qu'il soit livré au Minotaure. Thésée était à la fois l'une des victimes et le capitaine de l'expédition. Son père Egée, roi d'Athènes, lui dit :

— Voici deux jeux de voiles. La noire te poussera vers la Crète. Fassent les dieux qu'elle ne te ramène point. La voile écarlate tu la hisseras si tu es vainqueur. Je guetterai ton retour du haut du Parthénon. Et maintenant en attendant le soir, viens, mon fils, jusqu'à ce bois de pins.

N. D. L. R. — Dans une revue qui, à l'encontre de tant d'autres n'a publié ni manifeste ni programme, mais a simplement indiqué par le choix des sommaires sa région mentale, nous profiterons pourtant de la publication de Thésée pour mettre l'accent sur ce fameux « climat » dont on abuse, ici réalisé avec le plus grand bonheur dans cette atmosphère méditerranéenne où le mythe se déroule sous de lumineuses apparences, mais où le visible est en fait plus mystérieux que l'occulte. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ces thèmes et de définir la richesse spirituelle de notre Mer, origine et synthèse à la fois des premières inquiétudes de la pensée.

Ils longèrent la côte qui était escarpée et pénétrèrent dans le bois. Bientôt un grand rocher surgit entre les arbres. « Je voudrais, dit Egée, que tu m'aides à le soulever. » Leurs efforts joints réussirent avec peine à faire basculer le roc.

Alors Egée dit :

— Tu avais seize ans, mon fils, lorsque tu pris sous ce rocher l'épée et les sandales. Puis tu suivis une étoile qui te conduisit jusqu'à moi. Les constellations guident ton chemin. *Tu ne peux pas être vaincu* au pays de Minos. La voile écarlate te ramènera. Je ne puis donc m'expliquer l'angoisse qui me déchire, comme si la voile ne devait jamais être hissée.

Thésée rassura son père et ils revinrent en devisant vers la nef. Contre l'astre déclinant elle paraissait noire et frangée de feu. Bientôt arrivèrent sept jeunes filles. Elles avançaient sur le rivage à la même cadence pour qu'on ne pût deviner les pensées qui les agitaient séparément. Le sort avait choisi parmi les notables d'Athènes cette famille de sept sœurs qui de 21 à 15 ans donnaient l'image d'une jeunesse échelonnée sur un type de beauté unique. Toutes pareilles, grandes, les seins hauts, la bouche dédaigneuse et charnue. Supercherie suprême envers le Minotaure guettant sa ration annuelle, que cette beauté répétée sept fois, aussi difficile à croquer, si elle ne s'avérait pas de son goût, que le quotidien repas offert au peuple de Moïse.

Puis vinrent six adolescents. Ils étaient bruyants et à peine échappés de l'enfance. Groupés sur le pont ils jetaient des regards distants vers les sept sœurs et chantaient. Ensuite, pour reposer leur gorge fatiguée, ils se livraient à des caresses innocentes. Le soleil toucha le bord de l'eau. Alors on leva l'ancre et la nef emporta le tribut vivant vers Cnossos.

Un vent hardi gonflait la voile, dont l'ombre noire bientôt abrita des couples. Les jeunes gens lassés de leurs jeux avaient rejoint les jeunes filles. Les conditions du traité de Trézène exigeaient qu'elles fussent livrées vierges au Minotaure.

Or une certaine attitude de curiosité vis-à-vis de la mort, l'alanguissement de ces jeunes chairs vouées au sacrifice, le parfum de la mer et l'air tiède, conseillaient aux passagers de ce navire les gestes les plus

délibérés. Une des sœurs, la plus petite, vint avertir Thésée. Le jeune chef était sombre, songeant aux paroles de son père.

— Petite Limnanthis, prends garde. Tu agis par envie et jalousie. Tu viens me trouver parce que tu es sans compagnon et que je suis le septième...

— Prétentieux, grogna Limnanthis, et elle tira la langue.

Thésée donna ordre aux hommes de se tenir sur le gaillard d'avant. Les femmes groupées en poupe, sous l'œil de Thésée.

Alors les ingénieux adolescents eurent l'idée de correspondre au moyen de ces chansons dont on improvise les dialogues.

UN ADOLESCENT

C'est l'étoile de Kypris
Qui dévore le soleil
Pour le rendre aux jeunes filles.

L'AINÉE DES SEPT SŒURS

Dans le noir Absolum
Rêve Minotaure
Le corps de ses victimes
Est son seul horizon.

UN ADOLESCENT

Au palais de Minos se cache la Merveille
Car science et beauté se nomment : Ariane.

THÉSÉE, *sortant d'un songe*

Qui, Ariane ?

TOUS

La seconde fille de Minos et de Pasiphaë.

THÉSÉE

Ariane, sa sœur !...

Le Minotaure le préoccupe, et les paroles d'Egée. Destin de héros. Impossible de s'en écarter. Il a déjà tué pas mal de monstres. C'est facile. Les monstres et certaines femmes ont une sensibilité anormale. Une sorte de zone aveugle où rien ne pénètre. C'est par là qu'il faut les atteindre. C'est peut-être le point où

la sensibilité veut rejoindre l'intelligence. Alors cette âme ordonnatrice est perturbée. Il faut savoir, quand les signes s'y opposent, ne pas être intelligent. Si l'on trouve le point aveugle, c'est la victoire. Sinon, ne pas engager la lutte. — « Ainsi, songe Thésée, j'ai conquis Antiope, en lui posant un problème dont j'ignorais moi-même la solution. A Eleusis, Damastes Procustes raccourcissait à la hache ou étirait ses victimes pour les adapter à la mesure exacte de son lit. Je mesurai attentivement le lit du regard et m'y couchai : je m'y adaptai parfaitement. « Procustes, que vas-tu faire ? ». Tandis qu'il réfléchit je le jette sur son lit et lui inflige le supplice du raccourcissement, par la tête et les pieds. Sinius Pityocamptès forçait le voyageur surpris dans ses parages à ployer deux pins en même temps que lui. Puis il lâchait les arbres et le voyageur ne pouvant plus à lui seul les tenir était écartelé. Moi je choisis deux arbres beaucoup plus vigoureux. Sinius dut faire un effort beaucoup plus grand, et nous ne pouvions les ployer qu'à nous deux. Par vanité il n'en voulait rien laisser paraître. Tandis qu'il était en plein effort je lâchai le premier les arbres. Sinius fut écartelé. »

Ainsi Thésée a toujours vaincu les monstres, non par sa propre force mais par leur faiblesse. Or l'aventure qu'il commence se présente d'une façon nouvelle, imprévue. Ce monstre est un enchevêtrement de pièges mortels. Quel plan adopter ? Ariane, sa sœur ? Il faudrait approcher Ariane. Isolée dans son palais inaccessible.

LA SECONDE DES SEPT SŒURS

L'horrible monstre au fond de son sommeil me guette.
Ne pas dormir...

LA TROISIÈME DES SEPT SŒURS

Jusqu'aux terres hyperborées
Célèbre est son langage
Il paraît qu'on ne l'entend point
Et pourtant il baigne la chair de félicité
Comme l'eau d'Hippocrène.

UN ADOLESCENT

Oublions-le pour des jeux plus charmants.
Thésée va le tuer, Thésée, héros vainqueur.

LIMNANTIS

S'il doit subir un si funeste sort,
Je veux qu'après ma mort le Minotaure meure.

Nul n'entendit le vœu de cette enfant. Tous, l'un après l'autre, avaient cédé au lourd sommeil. Seul, debout dans son armure, Thésée à la barre attendait l'orient. Le lendemain soir apparut la cîme de l'Ida.

L'AUGURE

Le premier soin de Thésée, dès qu'il eut mis les pieds sur le sol de Crète, fut d'aller consulter l'oracle. Il ne fallait rien oublier. La moindre imprévoyance pouvait être funeste. Un héros prévoit tout. Il gagne parce qu'il a tout prévu. L'oracle remuait des cendres à goût de soufre. Son visage s'éclaira soudain :

« A l'intérieur du Labyrinthe, qui a nom Absolum, tu trouveras le chemin de l'Œuvre. Là tu essuieras les terribles luttes pour conquérir la simplicité, qui est la Chose divine. L'étoile annoncera une naissance principe et fin.

« Ariane, c'est l'airain, fer et aimant. C'est Arachne, qui tisse patiemment sa toile hermétique. C'est Aryan, l'astre qui sort des gouffres marins, l'orient qui te montre la route.

« Thésée devra partir à la conquête de la Toison. Nul lien ne pourrait l'en détourner, même plus au pays des Scythes. Alors auprès d'elle il trouvera Fixité, Pureté, Eternité. Mais s'il n'est pas un héros aux mains pures, il ne pourra jamais les tendre pour prendre la Toison d'Or. Elle est suspendue au chêne d'Hermès dont les feuilles sont couvertes de galles *qui donnent l'écarlate.* »

Sans chercher à trop pénétrer ces paroles, Thésée s'appliqua à les retenir.

— Et Minotaure ?

— Taureau-Soleil, il dévore les étoiles. Mais les sept étoiles mâles et femelles renaîtront toujours de sa chair.

— Ça peut toujours servir, dit Thésée.

ARIANE

Thésée n'avait plus hésité. Il avait franchi les portes du redoutable palais qui s'étaient silencieusement ou-

vertes. Il parcourait maintenant des terrasses qui conduisaient à des salles somptueuses. Il traversa la chambre du Trésor : elle contenait deux tas précieux, un rouge et un jaune : vingt tonnes de pourpre, dix tonnes d'or artificiel fabriqué dans les vieux temples d'Egypte. En approchant d'Ariane les choses changeaient. On avait l'impression que le palais devenait léger et, dans la pleine solitude de ses structures, en quelque sorte attentif. On entendait des fontaines invisibles. Elles coulaient à l'intérieur des murs. Ceux-ci étaient maintenant formés de lames de porphyre transparent derrière lequel brûlaient des torches. Des parfums, qui étaient des exhalaisons naturelles d'eau de mer, de métaux, de sèves, de peaux animales, de sueurs devaient traverser des rocs poreux pour parvenir jusqu'aux chambres. Tout paraissait tamisé et pourtant aigu. Mais ce n'était pas exactement cette impression. Non, il semblait que tout fût intelligent. Les murs n'avaient peut-être pas d'oreilles, mais ils vivaient. Ils avaient un doux regard, ils avaient leur langage, leur haleine, leur sang. On approchait sans doute d'Ariane. La moindre parcelle parcourue était une émanation d'elle, une sorte de souvenir anticipé. Tout rappelait une présence, et l'on ne l'avait jamais vue. La plus minuscule corniche, la moindre acanthe clignaient des yeux, luisaient, palpitaient. Une jeune fille était assise dans un coin.

— Peux-tu me conduire auprès de la princesse Ariane ?

La jeune fille paraissait dormir. Alors Thésée la regarda et lentement, progressivement jusqu'à l'évidence, saisit qu'elle était trop belle. Elle avait le corps voluptueux et chaste, le modelé dense de ces filles de Poseidon que certains navigateurs ont aperçues entre deux vagues. Lorsqu'il voulut regarder le visage, elle ouvrit les yeux. Et il sentit posé sur lui le regard omniscient, la source des secrets de l'île, du labyrinthe et de la pourpre, l'aiguille qui pénétrait toute pensée impure. Et il sut qu'elle était Ariane. Elle bougea. Son premier geste fut de comprimer à deux mains son diaphragme droit. Et il sut qu'elle était sensible et aimante. Alors le vainqueur d'Antiope, de Sciron et de Médée, pour la première fois troublé, éperdu, balbutiant, se jeta à genoux.

Ariane lui dit qu'il était beau, qu'elle l'attendait.

Elle lut les lignes de ses mains et, comme il se déchaussait, de ses pieds. Elle lui fit don immédiat de sa virginité, à quoi elle ne semblait d'ailleurs pas attacher une excessive importance. Enfin le victorieux Thésée, au bout de quelques heures, était subjugué, tout contrôle de soi perdu.

« Thésée aime Ariane », dit la chambre.

Thésée perdrait-il sa qualité de héros ? Il doit aller droit devant soi. Aucune compréhension profonde ne lui est permise. Orphée, lui, n'est pas un héros, tout vient à lui parce qu'il a le secret du Sensible. Les pierres mollissent et les arbres se penchent. Thésée doit dominer. Un peu moins puissant qu'Heraclès, incapable d'ailleurs de cette générosité de geste si souvent funeste à Heraclès, plus spécialisé dans la ruse qu'Ulysse, plus beau que tous les héros, tel apparaît Thésée dans sa forme véritable. La ruse, l'astuce, tout ce qui sert aux victoires, voilà son partage. Or son amour est pour lui la sensation d'être dominé. Il cherche à se rapprocher de l'objet aimé, à s'élever jusqu'à lui, à le comprendre. Héros dont les chiffres s'embrouillent, car ils doivent se présenter l'un après l'autre et ne pas se confondre, ne jamais former des additions, des divisions, des opérations de l'esprit.

Or le temps s'écoulait et il n'avait pas encore le secret du labyrinthe et dans quelques heures il devrait se livrer avec ses compagnons. Il ne savait même pas comment il pourrait obtenir ce secret car dès qu'il y pensait, le regard d'Ariane se posait sur lui. Le regard qui savait.

Ariane unissait dans sa petite personne ce qu'Homère eût appelé les forces du Nous, du Thumos, de l'Epithumia. L'intensité de son intelligence divinatrice n'avait d'égale que la fureur de ses appétits dès qu'elle consentait à s'y livrer, et l'exquise finesse de ses goût et de sa bonté. Elle avait à la fois et à un point extrême ces trois qualités dont une seule en général est prédominante, et que sa beauté liait en un éclat unique. C'était donc un monstre à sa façon charmante. Et le fils d'Egée caressait ce doux monstre dont la peau frémissait sous le doigt.

— Ainsi tu veux tuer mon frère ?

— Ariane, je ne le saurais maintenant. Je consens à mourir avec mes treize compagnons plutôt que de lui faire le moindre mal.

— Aussi n'est-il pas question de faire mal, dit-elle rêveusement. Mais peut-être de le libérer de sa chaîne... Vous verrez, il n'est pas méchant. Bref, tuer mon cher frère est chose aisée. Il n'y a qu'à *trouver son côté faible*. L'essentiel c'est le labyrinthe.

L'haleine suspendue, les yeux clos, Thésée écoutait. Mais la voix se tut, car l'ardente Ariane voulut se livrer une troisième fois à ces jeux de l'amour si nouveaux pour elle. Le soleil déclinait. Ses rayons dorés semblaient la carnation même du corps d'Ariane. Au couchant, Thésée devait retrouver ses compagnons devant la porte du labyrinthe.

Enfin l'armure bouclée, la sandale nouée solidement, l'épée oubliée dans le vestibule, le héros flageolant et ébloui s'apprêta à sortir. Il s'était déjà un peu éloigné d'Ariane qui, debout et nue, le regardait. Alors il se retourna : elle levait le petit doigt de la main gauche et il comprit qu'elle allait livrer le secret :

— GARDE TA DROITE ! cria-t-elle.

La paroi lisse du fond de la salle répéta distinctement :

— *Garde ta droite.*

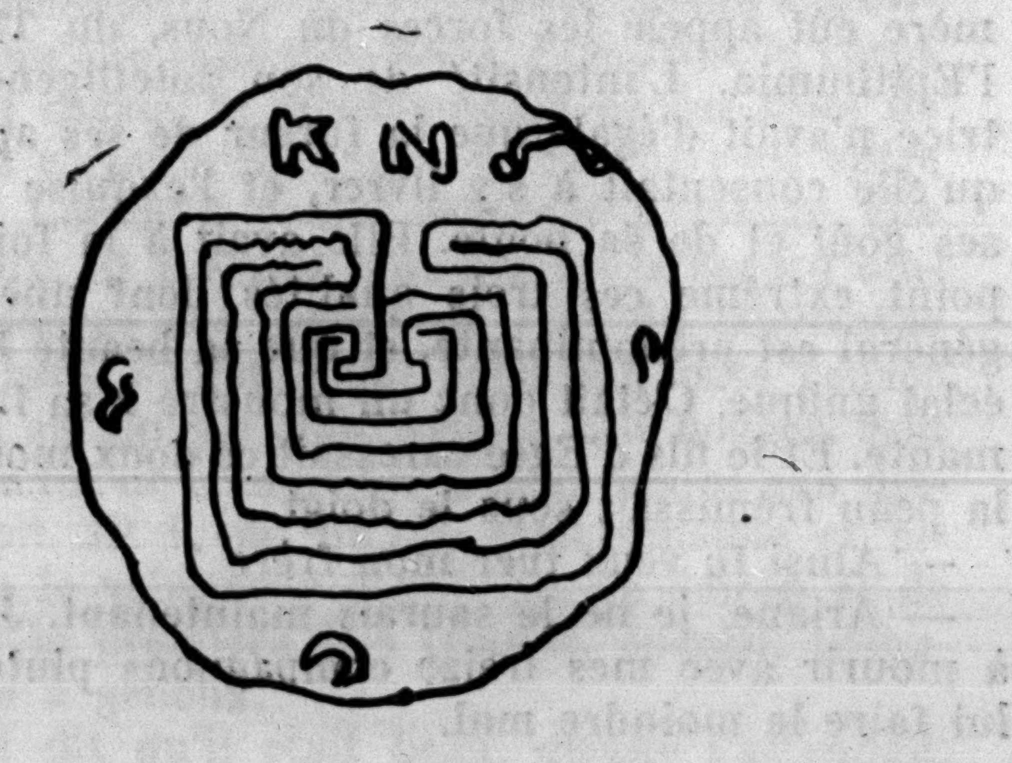
Deux secondes après, derrière eux, le marbre chuchotta :

— Garde ta droite.

Thésée voulut comprendre. Ce fut une faute. Il fallait aller droit devant soi sans discuter le point d'appui. Or le secret était tout simplement le triomphe de la logique. On y parvenait par syllogismes successifs.

— Je ne saisis pas bien...

Ariane prit sur la table une pièce de monnaie de Cnossos :



— Voici sur cette pièce un schéma de labyrinthe. On peut dire que c'en est la réalisation la plus stylisée. Imagine ces lignes comme des murs. Longe toujours le mur qui est à ta droite. Tu sortiras nécessairement. Tu ne peux plus jamais te perdre en aucun labyrinthe du monde, fût-il plus vaste que celui du Lac Moeris, eût-il caves, étages, souterrains, précipices, cîmes ou torrents. Longe toujours le bord droit de ton chemin. Prends garde ! Rien n'est plus simple. Oui, attention: *il faut être en état de complète simplicité.*

Le fils d'Egée restait confondu. En vérité sa droite et sa gauche ne le suivaient pas bien. Il n'avait jamais conduit de chars. Pour trouver sa droite, s'il n'avait pas d'épée, il devait chercher l'est, ou faire le geste d'écrire. Il se sentait flanqué de sa gauche et de sa droite comme de deux enfants sortis de la même chair, deux jumeaux monstrueux incomplètement libérés l'un de l'autre qui se ressemblaient parfaitement. A cause d'eux il ne se sentait jamais tout à fait seul.

— Incrédule, gémit Ariane, voyant son ami hésiter. Un exemple, ce palais : sortons, nous sommes forcés, en suivant la Loi, de revenir en ce point.

Elle le prit par la main. Après des méandres dans les escaliers, la cave, l'orangerie, les cuisines, ils se retrouvèrent dans la chambre d'Ariane. Et elle démontra qu'infailliblement le côté gauche d'une porte quand on entre devient le côté droit quand on sort, et qu'ainsi en appuyant toujours sur sa droite on doit en fin de compte sortir par où l'on est entré. Thésée, convaincu, s'émerveillait de la simplicité du secret, et que le fil d'Ariane fût un fil de pure raison.

Alors les deux amants coururent à l'entrée du labyrinthe, et Ariane s'offrit à accompagner le groupe jusqu'à la chambre même du Minotaure. Elle les quitterait alors et, si les événements étaient favorables, ils reviendraient seuls, conduits par Thésée.

Le voyage dans le labyrinthe fut délicieux. Ils avanvançaient dans des souterrains, de hautes falaises calcaires, s'ouvrant tout à coup sur des jardins fruitiers entourés d'apics inaccessibles. Parfois des grottes où ruisselait une eau glacée. Les jeunes gens au crépuscule cherchaient une place sur l'herbe pour le sommeil. Ariane avait soin de ficher un pieu devant elle, pour ne pas le lendemain s'éveiller à rebours et partir

dans la direction opposée. Le soir du troisième jour surgit un couloir rectiligne et si long que ses parois se rejoignaient au loin. Ariane alors s'arrêta. « C'est tout au bout, la salle hypostyle où habite mon frère. Transmettez-lui mon souvenir. Amis, je dois vous quitter. Mon frère pourrait me poser quelques questions gênantes à votre sujet. Portez-vous bien. »

C'est ainsi que les sept jeunes gens et les sept vierges comparurent à l'heure dite devant le Minotaure qui devait les manger.

LE MINOTAURE

Au fond de la salle, la tête penchée, de petites cornes dressées dans le frisselis des poils, pensif avec une certaine allure de biche, le fils de Minos était couché. Sa marque divine résidait dans sa façon d'être adolescent avec constance. Il avait des yeux de veau frangés de faux cils. Leur douceur n'étonnait pas. Mais une discrète insistance entre les paupières micloses donnait la note du drame. On se sentait facilement attiré. Le mufle marronné, piqué de deux touffes de poils blancs, était une matière mobile qu'une circulation diaphane animait. Les narines semblaient très sensibles, faites pour être frôlées par de la musique. A moins qu'un chant intérieur et continu ne les fit frémir. Parfois, un bout de langue charmante, dans un peu de bave. L'ensemble de la tête était très doux et il venait à chacun l'envie de la caresser gentiment.

Le corps faisant suite à ce visage rompait brutalement l'harmonie : c'était le corps d'un homme ! Quelle cruauté n'émanait-il pas de lui, accentuée par la juxtaposition du masque animal ! L'on voyait bien, par ce contraste, que nulle cruauté n'est comparable à celle du corps humain. La fourberie dans le crime, la déliquescence des instincts, se lisaient sur cette peau blafarde et sans poils qui sentait un peu le cadavre. C'étaient — tandis que les yeux s'emplissaient de larmes — ces doigts qui étranglaient, ces bras qui broyaient le corps des éphèbes, ces ongles blancs qui en crevaient les veines, ce priape qui les violait. Aussi la première impression des victimes était-elle défavorable. A la vue du monstre, elles sentaient combien

leur souffrance serait absolue. Elles eussent préféré l'Hydre, le Sphynx, la Méduse à cette redoutable humanité livrée à soi-même. Mais soudain le Minotaure parlait. Et toute douleur était suspendue.

C'était une voix de légende. Jusqu'aux terres hyperborées elle était célèbre. C'est vrai qu'on n'en entendait pas le sens, pourtant elle baignait la chair de félicité. Son timbre chaud, bien placé dans le masque, pénétrait le cerveau comme un flux reposant, en imprégnait les contours. L'on avait la sensation de tout comprendre parce que ce langage était contigu à toute pensée, il se couchait contre elle, en épousait la forme complète avant même qu'elle fût déroulée. Il n'y avait plus à réfléchir, mais à se laisser convaincre. C'était un charme. Nul jamais n'avait pu déchiffrer le sens littéral.

— Ertaitchoûèk ed ou emoîmemarch.

— Bien sûr, dit Thésée pour ne pas le contrarier.

Le Minotaure parlait lentement, et un silence coupait chaque phrase. Il y avait un truc à trouver. Le côté faible, songeait le héros. Habile à dénicher la clef des petits problèmes, il cherchait parmi des solutions simples. Si le Minotaure plaçait un silence avant chaque phrase, c'est qu'il pensait chaque phrase tout entière avant de la dire. Il n'y avait donc qu'à accomplir l'opération inverse : retenir la phrase tout entière et la retourner par la pensée. Thésée, qui avait une certaine mémoire, y parvint rapidement. L'expérience réussit.

Le langage du Minotaure était inversé comme l'image dans un miroir. On pourrait très bien de nos jours avoir l'idée de ce phénomène en prenant un disque d'enregistrement parlé, et en le faisant tourner sur un phonographe en sens inverse, à l'aide de l'index appuyé sur la partie lisse et centrale du disque. Les dieux ennemis avaient sans doute voulu signifier par là que le destin du Minotaure était un destin normal enroulé à rebours. Il se révélait ainsi dans tous ses instants en exacte opposition avec la loi courante. Thésée, saisissant la première phrase, entendit ces mots :

— Le veau d'or est toujours debout.

Il décida qu'il fallait entrer dans les vues de son adversaire et répliqua :

— Ton rajeunissement n'est pas soudain mais insensible, cellule par cellule. Tu ne peux pas mourir. Telle est ta richesse.

— Thésée, quel grand cœur ! dirent les jeunes filles, et comme il est intelligent !

Mais il n'était pas très intelligent. C'était un héros. Il avait gagné la bataille.

Alors éclatèrent les
Lamentations du Minotaure

« Un arbre de chair va enfin entendre ma plainte. Depuis longtemps les murs et les jardins gémissent à l'unisson de mon âme. Un sort cruel m'a donné l'amour des vierges et la nécessité de les manger. Semblable au Python, je dois absorber ma ration goulûment. Je tombe ensuite dans un sommeil d'une année. J'aimerais deviser agréablement avec ces créatures que m'envoie Trézène. Parfois je deviens violemment épris de l'une d'elles. Alors se battent mon foie frémissant d'amour et mes diaphragmes affamés. Telle est l'horrible lutte que je soutiens. L'an dernier j'avais une amie très douce, Melissa. Elle est restée la dernière. Nous nous aimions. Elle chantait des complaintes de son pays et je lui racontais comment marchent les passantes dans les liquides domaines de Poseidon. Un jour j'eus trop faim. Melissa voyait ma torture. Elle me suppliait d'attendre pour me voir le plus longtemps possible, disait-elle, dans cet état-limite où ma volonté et ma soif s'égalisaient. Parfois mes mains caressantes se crispaient... Un jour enfin je la dévorai vivante, très lentement, parce que chaque goutte de sang bu me redonnait la force de résister. Je pleurais. Elle ne voulut pas que je l'étrangle tout de suite. Elle me regardait intensément. Je renaissais avec désespoir. Funeste sort, comment m'y arracher ! »

De cette scène il se dégageait un charme. Thésée, rendu sensible par son amour pour Ariane, se sentait ému. Limnanthis sanglotait. Thésée s'aperçut tout à coup qu'il n'était plus appuyé contre la paroi calcaire et avait fait deux pas en avant. Une attraction inévitable l'entraînait, ainsi que tous les autres, vers le monstre-éphèbe. Il se raidit. La lutte Thésée-Minotaure prenait ici son sens exquis. Toute arme grossière en était exclue.

— Je sais, dit Thésée, comment rompre le charme qui te navre. Entends le message que je te porte : *Tu dois boire ton propre sang.* Ainsi, revenant dans tes veines par un chemin opposé, il formera un circuit inversé et bouleversera ton organisme, brisant les destins contraires.

Etait-ce encore ruse de guerre ? Le Minotaure, s'arrachant la peau du poignet se mit à boire avidement. Mais contrairement à son attente, il s'affaiblissait à mesure qu'il se nourrissait de son propre sang.

Il s'arrêta :

— Mes yeux se troublent, mes oreilles bourdonnent.

Thésée le pria de continuer. C'était le signe que le charme opérait activement.

Alors les pupilles du monstre furent soudain baignées par une onde orange vif, qui se mit à affluer et refluer suivant une cadence lente. Elles devenaient de plus en plus fixes et d'un éclat métallique. Puis l'étrange transmutation s'étendit. La peau du corps virait au diaphane et permettait de voir à quelque profondeur un réseau de fines veinules creuses et de polyèdres cristallins. Puis ces pâles déserts s'animaient. Des teintes mouvantes venaient éclater en bouquets dans les milles ramifications capillaires de la peau. Cela formait des vagues de flammes froides et luisantes, qui mêlant leurs courants donnaient des diapres richement pulpées. Des plages se succédaient, violette, bleu nocturne, noir vert. Puis tout s'éteignait. Suivait une phase de halètement. Puis une bouffée orangée touchait ses pupilles, signal de la montée des ondes. Il semblait un dieu figé dans un métal transparent, un airain tiédi en gardant sa propriété fluide. Les cellules vivantes, qui secrètent les colorations des robes fauves, des poissons translucides, des poulpes, des écailles, toutes latentes au fond de lui, se réveillaient, frappées d'émulation, pour montrer ce qu'il contenait de vraies splendeurs qui allaient périr en se révélant.

— Je vois des étoiles, d'interminables constellations.

— Oui, disait gravement Thésée. Tu vas vers ton destin, qui est de clarté pure. Tu porteras éternellement dans ta dextre les planètes, et c'est ainsi que tu seras gravé dans l'or des peuples.

Il mourait, adolescent vers les étoiles. Maintenant il était figé dans l'imposant silence des colonnes, et

semblait être descendu d'un règne dans l'ordre de la création. C'était une masse de cristal diaphane dont on ne distinguait plus le contour exact. Les regards pouvaient le percer. Mais des colorations minérales le rapprochaient du marbre. A son poignet, toujours collé aux lèvres, et livrant ses détails internes, ses rameaux, les complexes attaches de ses tendons, descendait parfois des hauteurs de l'épaule, une goutte, une seule goutte de sang qui roulait jusqu'à la bouche, donnant ainsi l'image d'un marbre intermédiaire, de ce que pouvait être le marbre avant de perdre sa dernière goutte de vie.

Et il entrait en dissociation. Les cellules se séparaient, tombaient, jetaient des feux. Les teintes mouvantes devenaient masses, duvets de fleurs, poudres de pollens qui flottaient un moment avant de se poser, ou bien nappes s'élevant avec lenteur. Toutes les parties invisibles du corps, celles qui sont cachées au cœur des organes ou forment des radiations, des évaporations, se concrétisaient pour donner la suprême expression d'une vie. On n'entendait plus maintenant que le halètement de la matière. Le Minotaure, c'était ce bloc inerte mais actif dans sa décomposition, sorte d'érosion précipitée qui gaspillait autour d'elle, en aromes, en émanations, en phosphorescences, en parcelles d'or, de platine, de diamants, mille siècles de gestation minérale.

Désolés, les quatorze adolescents regardaient l'agonie du Minotaure. Aux vierges, aux héros, il enseignait la pureté. Thésée ne trouvait aucun reproche à lui faire. Sa vie, sa mort étaient parfaites. Il avait existé en utilisant au mieux les ressources de sa naissance. S'il avait violé, s'il avait été vampire, étrangleur, satyre, rien dans ces qualités qui ne fût conforme aux données de sa création. C'est seulement qu'il était immobile et que les sources venaient à lui. Sa sensibilité, qui était exquise, lui faisait regretter que ses exigences organiques détruisissent ce qu'il eût voulu un éternel amour. Mais cette antinomie entre ses deux racines était le motif d'une lutte où il trouvait sa grandeur. Il avait agi avec une entière franchise, acceptant les impulsions inavouables. A cause de sa franchise, de sa crédulité, de sa foi, il mourait. Il mourait donnant aux hommes l'exemple

d'une réalisation plus qu'humaine, d'un total accomplissement animal.

Soudain, levant les yeux, les voyageurs aperçurent le ciel. Ils avaient cru la salle voûtée, à cause de l'écho. Or, le plafond, au centre des cercles de colonnes, était à jour. La voix du Minotaure s'était donc toujours élancée dans les airs, et s'il est vrai que les ondes sonores tournent éternellement autour de la terre pour former d'étranges parasites, les hommes pourraient un jour, sans les comprendre, enregistrer les frémissements de cette voix. Ils levèrent les yeux, et dans le ciel une pâle constellation naissait, mais à mesure que le monstre s'épuisait elle devenait claire. Bientôt apparurent distinctement sept étoiles jumelées et aberrantes qui se placèrent entre le Cygne et la Lyre et cherchèrent leur route vers l'Orient.

LE LABYRINTHE

Le groupe longeant le mur droit de la salle sortit par le premier couloir à droite. Thésée, le fil conducteur dans la tête, marchait en avant. Malheureusement il était plutôt guidé par son amour pour Ariane que par son secret. Il ne le portait pas en lui d'une manière indifférente, tremblait d'application et de crainte. Nul mortel n'était sorti d'ici. Tout à coup le meilleur compagnon de Thésée et ancien camarade de classe, Dakitès, l'aîné des six jeunes gens. l'arrêta : « Regarde »! A un carrefour sur un porche, une inscription récente au fusain: « Bon courage! » C'était l'écriture d'Ariane. La bonne voie. Après avoir mangé quelques fruits, ils se reposèrent.

Dès le point du jour la marche reprit dans le dédale. Thésée et Dakitès côte à côte. Suivaient les autres chantant et jouant mille jeux. Ils n'avaient plus de réserve à observer. Et on devait souvent faire l'appel, de peur qu'un couple ne s'égarât. Quant au Minotaure, il était parfaitement oublié par tous, en exceptant Limanthis. Soudain dans l'aube grise, Dakitès crut reconnaitre l'inscription aperçue la veille. Il n'osa le dire. Thésée l'avait-il remarquée aussi ? Il paraissait soucieux.

Au bout de quelque temps, l'inscription réapparut très nette cette fois. Il y avait une erreur dans le tra-

jet, on tournait autour d'un îlot. Thésée était nerveux. La troisième fois, Dakitès dit: « Si l'on passait à côté ? » Thésée n'entendit pas. Mais la quatrième fois, il passa à côté. Ils allaient, penchés en avant, le coude au corps, l'œil fixe, tournoyaient haletants à une vitesse croissante. La troupe suivait en gémissant. Dakitès était un garçon débonnaire. Il eut une longue période de placidité. Maintenant l'impatience montait en lui, en même temps qu'une curieuse sensation de puissance, un goût de domination. Pour la première fois il se sentit une âme de chef:

— Moi je vais conduire!

Thésée reçut ce cri dans la nuque, à trois pas. Il entrevit le déshonneur.

— Oui, moi. J'ai réfléchi. J'ai vu souvent passer les mêmes numéros, les mêmes portes. Je les ai retenus. Les uns sont de travers, d'autres rouges, d'autres creux. Quand je reconnaîtrai une porte, je prendrai l'autre, celle que nous avons laissée. Si ça ne réussit pas, nous essaierons les numéros rouges. Puis les noirs. Puis ceux qui sont de travers. Mais il faut de la méthode, un plan, *un plan,* voilà ce qu'il nous faut.

Thésée haussa les épaules. « Tu es fou, Dakitès ». Il ordonna le repos. Les couples tombèrent, pêle-mêle. Alors il répéta tout au long de la nuit: la droite, la droite... la droite.

Le lendemain avec calme il reprit la direction de la marche attentif à son seul mot. La lutte contre le labyrinthe n'était-elle pas annoncée comme la plus terrible? Il y fallait le plus grand sang-froid. Et observer l'Ordre sans discussion. Cet effort parut réussir. On passa sous une arche où la même écriture avait gravé:

« C'est grâce à sa droite que Dieu a pu bâtir l'univers, puis y circuler sans s'y perdre »

Le cœur plein d'allégresse, il longea des rivières impétueuses, des gouffres, des grottes suintantes. Le soir du troisième jour, sur un mur de granit, apparut la main d'Ariane. On approcha une torche. Il lut :

« D'ailleurs tout ce que j'ai dit pour la droite peut se rapporter exactement à la gauche: elle jouit des mêmes propriétés. L'essentiel, suivre une seule loi. Auras-tu ce courage ? »

Hélas, dit Thésée, que m'advient-il? Lutterais-je par hasard contre mon honneur? Contre mon amour pour elle ? Est-il juste, et conforme à ma ligne de vie ? Quoi ! Depuis trois jours Thésée nourrissait le mépris de sa senestre, et soudain il apprenait qu'elle avait une puissance identique à sa droite comblée de faveurs! Celle-ci, il s'était exercé à la sentir tout contre lui, à la deviner sans calculs. Il la sentait couler comme un fleuve le long de la tempe, de l'oreille, de la joue, du cou, glisser sur la face externe du bras, puis le long des jambes jusqu'au pied. Appliquée en ligne nette sur la marge de son corps. Brusquement il apprenait que cette auréole favorisant son côté droit se continuait, passait au côté ennemi, formait un cercle fermé où Thésée à jamais serait captif. Désormais il irait, gardant sa droite sans rien sauter, pas le plus infime portillon, puis l'incertitude se glissant à la faveur de la fatigue, il se souviendrait que la gauche peut aussi le guider au salut.

Ainsi Thésée changeait de temps en temps son salut d'épaule. Il s'aperçut d'ailleurs que, si les bords de sa structure portaient deux directions, il devait aussi en posséder une au devant de son corps, l'autre derrière, et que chacune pouvait conduire au but. Alors il fonçait droit devant soi, délaissant les couloirs qui s'offraient à droite et à gauche jusqu'au moment où, les ouvertures se présentant seulement sur les côtés, il était obligé de revenir aux anciens tâtonnements. Et l'on pouvait voir errer un héros, les mains tendues, et derrière lui, une troupe d'hommes nus et de femmes échevelées, dont les voiles en lambeaux claquaient dans les froides bises du labyrinthe.

Au bout du septième jour, Ariane songea que l'expérience était faite: Thésée n'en sortirait pas. Elle fit annoncer au peuple de Cnossos que le vainqueur du Minotaure serait aujourd'hui même aux portes du labyrinthe. Puis, appelant un esclave: « Va à la rencontre de Thésée. Qu'il te suive. Garde ta droite. »

L'esclave n'avait d'autre but que l'obéissance. Aux parois, sur le sol du dédale, il appliqua l'oreille, et enfin perçut le frémissement d'une troupe en marche. Dès qu'elle fut en vue, il fit un signe. Thésée docilement le suivit. L'esclave obéissait. Si une porte renfrognée surgissait à droite et de tout son bois vermou-

lu criait: « n'entrez pas ici », l'esclave fonçait sur elle. Aux carrefours, jamais il n'hésitait. Une heure après ils étaient dehors.

PHEDRE

Gêné par la vive lumière et les hourrahs délirants de la foule, Thésée distingua d'abord, au premier rang une femme aux yeux sombres. Sa nuque, son menton, avaient les tendres inflexions de l'âge mûr. Il alla vers elle, qui l'accueillit en baissant les yeux, humble, déjà docile à toutes les fantaisies du vainqueur: « Je m'appelle Phèdre ».

— Phèdre, un joli nom, dit Thésée.

« Tout à fait la femme qu'il me faut », songea-t-il. « A la fois maternelle et aimante. Soumise et avisée. Et elle s'occupera bien de mon petit Hippolyte. »

Auprès de Phèdre il retrouvait son assurance, sa certitude de héros. Il la désirait ardemment. C'était un désir de conquête, de domination. Il redemanda son épée.

— « Veux-tu me suivre, Phèdre? » dit-il d'un ton de commandement.

Ariane suivait des yeux cette scène. Quelqu'un la heurta doucement à l'épaule. Elle reconnut le doigté d'un dieu. C'était Dionysos.

Il se pencha à son oreille :

— Les débordements paniques, le délire du sang et du mystère, la flûte phrygienne, le poème des anticyclones et le choc des planètes, je suis cela. L'omniscience du vide, l'intelligence du pistil, le sexe de l'agate, la sublime ordonnance des tourbillons de poussière, c'est moi. Je suis l'éternité à la pointe de l'instant. Je suis moi jusqu'à n'être rien. Je ne suis pas moi, mais le Monde. *Dionysos, présent!* Te voici prête, Ariane. Tu es mon double. Tu es ma nature complémentaire. Je t'aime. Tout est en toi. Thésée t'a portée jusqu'à ta perfection. Abandonne ce frais Apollon à la fureur de ses limites.

— Allons, répondit-elle en lui donnant le bras. Et elle ajouta avec tristesse :

— Infortuné Thésée!

Au même instant, à Athènes, le roi Egée dans un songe voyait un navire sur la mer. La voile, dans le

couchant, avait une couleur équivoque. Ses reflets pourpres jetaient des éclats noirs. Soudain le couchant sombrait. Dans l'eau nacrée la voile se détachait toute noire. « Noire, disait le roi en montant sur un rocher, adieu ma patrie, mon fils ». Il rêvait qu'il tombait dans le vide, interminablement.

Le retour de Thésée fut béni des dieux. Les vents étésiens poussèrent le navire vers sa patrie. Le chef ne surveillait plus ses compagnons, le vin ruisselait et les chants manquaient de mesure. Seule Limnanthis était sombre. Sa soif de passion restait sans objet. Auprès d'aucun des deux adversaires elle n'avait eu de chance.

« Pourquoi, dit Phèdre en désignant la voile noire, des armes si sombres au héros triomphant?

Thésée semblait distrait:

— Que dis-tu, ma reine ?

Le lendemain, une ligne d'or parut à l'horizon.

— Phèdre, tu vas connaître ma patrie, mon fils.

Thésée troublé? Il n'avait pas parlé d'Egée son père. Il avait oublié de hisser la voile rouge. Huit jours après il était roi.

Gaston BAISSETTE

---

(1) Ce récit est actuellement sous presse aux Editions Haumont et fait partie d'un ouvrage : *Fable en Trois Auteurs*, où Marguerite Yourcenar expose le « Point de vue d'Ariane » et André Fraigneau le « Point de vue du Minotaure ».

L'Arche de Noé

Au moment de sécher ses devoirs, une petite fille d'avant le déluge avait trouvé son buvard tout mouillé. Elle ne savait vraiment pas d'où pouvait venir cette humidité alors que tout le reste était sec dans son cartable. Et justement ce buvard qui donnait de l'eau, lui dont la nature même est d'être toujours assoiffée ! L'enfant se dit (elle n'était point sotte, c'était de beaucoup la meilleure élève) que le buvard souffrait peut-être de quelque maladie merveilleuse. Pour vérifier si elle se trompait et parce qu'elle était trop pauvre pour s'acheter un autre buvard, elle mit la feuille rose à sécher au soleil ; le buvard ne parvenait pas à se défaire de cette humidité chagrine. Et de son côté, l'encre du devoir qui refusait aussi de sécher !

Alors, honteuse d'être l'objet d'un miracle qui paraissait sans aucune signification, l'enfant se présenta, le cœur gros, devant la chaire de sa maîtresse, tenant le buvard d'une main, et de l'autre, le cahier grand ouvert sur la page coupable. Elle fondit en larmes sans pouvoir s'expliquer davantage. Et force fut à la maîtresse de voir son élève inconsolable disparaître, devant elle, à vue d'œil, et sans un sanglot, en un million de larmes surnaturelles.

D'autres malheurs attristèrent la petite ville de Judée et ses environs. Le feu des hommes, qui jusqu'alors s'était montré le plus grand ennemi de l'eau, se mit visiblement à flancher. Dépourvu de crête et de son ardente humeur il n'avait plus aucune efficacité. Non seulement il ne séchait pas ce qu'on en approchait mais il l'humectait de son frigide rayonnement. Au reste, les gens commençaient à mourir çà et là parce qu'ils avaient de l'eau dans la tête ou le ventre. La moindre petite ampoule au doigt était le signe d'une suprême inondation du corps humain par une eau pernicieuse qui prenait peu à peu toute la place attribuée au sang jusqu'alors.

Cette sorte de délire aquatique gagna rapidement le règne végétal. Des cèdres et des palmiers qui s'étaient montrés jusqu'alors tout à fait raisonnables, devinrent souvent pluvieux comme un ciel de février dans les pays du Nord. La moindre touffe d'herbe donnait chaque jour, en guise de rosée, autant de liquide qu'une vache laitière bien nourrie. On ne se doute pas non plus de la quantité d'eau que fournirent les grains de sable du désert. Partout une folle émulation, un besoin de bien faire, je veux dire de faire de l'eau en quantités insoupçonnées. Il n'y avait plus aucun rapport entre le contenant et le contenu tant la colère de Dieu était grande.

Les notables de la ville finirent par se demander si ce n'étaient pas là des phénomènes se rapportant au déluge, prédit depuis si longtemps. « Tant qu'il ne pleuvra pas, disait-on, il y a de l'espoir. »

Mais une goutte d'eau tomba du ciel sur la tête chauve et attentive de chacun des sept principaux notables et il fallut bien comprendre que c'était la fin de tout. Non pas qu'il plût très fort ce jour-là mais la pluie du ciel avait un pouvoir mouillant tout à fait exceptionnel et qelques gouttes suffisaient à noyer sur la route un paysan, sa charette et son cheval.

Noë n'avait pas attendu le déluge pour construire son arche : il l'établit avec tant de soin et de telles ruses, que la pluie, d'elle-même, évitait son voisinage comme si contre elle il n'y avait absolument rien à faire ni même à tenter.

Les bêtes désignées pour figurer dans le vaisseau de Noé arrivaient deux à deux et parfois de très loin. Il y avait là les bons et les mauvais ménages et aussi les ménages médiocres, c'était de beaucoup la majorité. Et les couples heureux d'avoir évité la grande mouillure se disaient : Montons les degrés de l'Arche, faisons ce dernier petit effort.

Ça sentait assez fort là-haut le poil mouillé. On toussait bien un peu, on était très entassé sur le pont mais dans l'ensemble tout allait bien puisque sous la peau de chacun les os se comptaient avec joie et que pas un ne manquait à l'appel.

C'était à qui prendrait le moins de place : On se demandait par quel prodige l'éléphant pouvait figurer

dans ce coin où en temps ordinaire un chien de Terre-Neuve aurait à peine pu se tenir. Et de quelque côté qu'on se retournât, on assistait à des scènes édifiantes: un crocodile gardait dans sa gueule affectueuse la tête d'un porcelet profondément endormi. Le poil fauve et la laine blanche voisinaient négligemment comme des amis d'enfance qui n'ont plus rien à se dire mais se réjouissent quand même. Et s'il arrivait au lion de lécher l'agneau, nul n'y voyait une intention péjorative ni même apéritive. Quant à l'agneau, ne pouvant mieux faire, il tenait à la bouche une petite touffe d'herbe qu'il traitait avec toute sorte de ménagements. Alors que la joie chez les animaux reste d'habitude opaque à cause de tout le poil, la plume, l'écaille qui la retiennent, toutes les bêtes rayonnaient de la tête à la queue avec la plus joyeuse facilité.

Certains animaux ne devant pas figurer dans l'Arche, Noé n'avait pas hésité à les tromper sur l'heure du départ. La passerelle était déjà levée qu'un mégathérium se présenta :

— Quand on s'appelle Noé on n'oublie personne ! cria-t-il, conscient de son énorme force.

— Ce n'est pas un oubli, dit le père de l'Arche, avec tristesse.

— Et tu n'as pas honte, riposta l'animal, d'avoir trompé un grand innocent de mégathérium qui a eu foi dans ta parole.

— Je n'y peux rien, votre destin est d'être antédiluvien. Or, le déluge est commencé : qui oserait affirmer le contraire ?

— Que je ne figure pas, moi, parmi les animaux de l'Arche, moi le plus important ! C'est scandaleux. Par ta faute, Noé, on ne saura même pas plus tard que j'ai vécu !

— Rassurez-vous, on vous connaîtra par vos vertèbres. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Mais l'Arche, toutes portes soigneusement closes, s'éloignait gagnant de vitesse le mégathérium élancé à sa poursuite et que sa colère plus encore que son immense gaucherie envoyèrent rapidement au fond de l'eau.

Un groupe d'antédiluviens se réunirent alors pour faire un mauvais parti à l'Arche qu'ils voulurent en vain faire chavirer. Ils demandèrent à la baleine de se joindre à eux mais celle-ci, sûre de survivre, s'éloigna

vivement avec ses baleinaux, leur disant : « Ne vous retournez pas, ce sont des anarchistes. »

La Terre était si peuplée que, malgré le déluge, il restait encore un grand nombre d'êtres vivants et bons nageurs à entourer l'Arche de leurs appels. Dans la fraternité des condamnés à mort on voyait pêle-mêle des animaux et des humains entassés, îlots mal flottants en proie à de suprêmes remous de formes et de cris. Une femme d'une soixantaine d'années nageait — pour la première fois de sa vie — non loin d'un cerf dix-cors ; trois juifs hurlaient sur un hippopotame à la dérive. Des barques chaviraient sans raison apparente : c'est que le déluge vous les prenait par en dessous de sa grande main d'eau de pluie et vous les vidait en un rien de temps.

— Place, place. Je suis un père de douze enfants, disait un homme qui croyait encore à la justice.

— Allons, il faut être raisonnable, criait Noé penché sur la lisse.

— Raisonnable, qu'est-ce que ça veut dire ? ripostèrent plus de mille voix.

Il n'y eut pas de réponse. Alors les bêtes flottantes réclamèrent le lion au balcon. Celui-ci montra sa tête par dessus la lisse.

— Parle. Donne-nous des raisons, lui criait-on de toutes parts.

Le Roi de tous les animaux qui se noyaient ou non, dit avec tristesse mais fermeté : « Quand il faut, il faut. »

— Il faut quoi ? Viens nous le dire ici si tu as un peu de courage.

— Est-ce que je ne vaux pas mieux que le serpent qui est à bord, dit une colombe visiblement hors d'elle.

— Quand il faut, il faut, répéta le lion honteux de ne pouvoir fournir d'autre argument.

La misère même de cette dialectique finit par décourager beaucoup de questionneurs. C'était une fatalité. Il fallait consentir à boire de cette eau sombre qui de toutes parts offrait cruellement ses services.

Longtemps la mer fut infestée de vivants et Noé rougissait de penser qu'il ne serait un peu tranquille que lorsque plus rien ne survivrait autour de l'Arche.

Un oiseau chantait au-dessus de la mer, de sa petite voix, encadrée de pluie :

Je suis un oiseau des îles
Or les îles disparaissent
Que vais-je donc devenir ?

Puis ce fut le tour d'une famille de trapezistes, en maillot rose décoloré par le mauvais temps. Ils étaient illustres dans toute la région, mais que devient la célébrité en pays inondé ? Les circonstances et la hauteur du ciel les avaient réduits à l'état de simples équilibristes : ils ne comptaient plus que sur leurs muscles pour offrir un dernier numéro aux heureux de ce monde qui s'éloignaient dans l'Arche. En quelques bonds et glissades (ils semblaient s'élancer sur la mer comme sur de la glace) ils n'eurent pas de peine à rattraper le vaisseau de Noé qui naviguait encore à une vitesse fort réduite. Devant les têtes si diverses des passagers au-dessus de la lisse ils formèrent et déformèrent à plusieurs reprises une pyramide humaine que couronnait une fillette de trois ans, déjà aussi habile que son grand-père, lequel servait de support à tout l'édifice et n'avait pas un cheveu blanc.

Et on entendait ses brefs commandements : « Hop. en vitesse », ou bien : « Au ralenti ». Et c'étaient des sauts à se casser les reins, des culbutes invraisemblables mais parfaites. Et que dire du mouchoir mouillé qu'ils se lançaient de l'un à l'autre et auquel ils faisaient mine de sécher leurs mains ruisselantes, mais sûres.

Et toujours sur les lèvres de ces athlètes de toutes les tailles, un sourire de parfaite courtoisie, nullement quémandeur mais strictement professionnel.

Noé sentit les poutres mêmes de son Arche, choisies pour leur dureté qui commençaient à s'attendrir dangereusement sous ses pieds. Alors, le cœur en larmes mais les yeux secs, il donna à son vaisseau toute sa vitesse et abandonna derrière lui les inlassables membres de la famille bien musclée, qui continuaient de bondir les uns par dessus les autres.

L'eau du ciel ne devait pas leur faire grâce : elle les effaça du moins d'un seul coup de la liste des vivants. Mais très longtemps tous ceux qui se penchèrent sur la lisse crurent les voir faire et défaire leurs tours au fond de l'eau.

Le troisième jour de la traversée, alors que Noé était

bien persuadé qu'il n'y avait plus rien de vivant derrière lui (ni devant lui) on vit, tout d'un coup, un nageur prodigieux rattraper l'Arche.

— Vous avez oublié quelque chose, dit l'inconnu.

— Quoi donc ? fit le père de l'Arche, interloqué.

— Moi !

Noé allait se boucher les oreilles, quand l'homme reprit :

— Oh! moi, vous savez, je resterais des jours dans l'eau s'il le faut. Tout m'a toujours réussi jusqu'à présent et ce n'est pas un peu de pluie qui me fera croire que je ne suis pas né sous une bonne étoile. J'attendrai que l'orage passe.

— Mais il va pleuvoir 40 jours, dit Noë.

— Il suffira qu'on me lance un peu de nourriture, n'importe quoi. Je digère tout. C'est que je suis un homme pas ordinaire et toujours de bonne humeur, vous verrez.

Il disait des choses qui égayaient les passagers:

« Je vous plains d'être ainsi tous en cage. Vous avez dans les yeux ce petit fond de tristesse que tout être vivant a derrière des barreaux »

« Après tout, commençait-on à dire dans l'Arche, pourquoi ne survivrait-il pas? Il l'a bien mérité. Aucun membre de la famille Noë ne lui est comparable pour ses ressources physiques et intellectuelles. Cham ne sait même pas nager. Il n'y a qu'à le regarder pour s'en rendre compte et quand à Japhet la seule chose qui l'intéresse à bord, c'est de mettre les animaux par rang de taille sur le pont, ce qui vexe inutilement tout le monde, ou presque.

Noë ne fut pas trop surpris de retrouver, le lendemain, l'homme qui suivait son vaisseau. Ne sachant que faire de ce nageur endurci il lui envoyait parfois un morceau de viande au milieu de la nuit en se cachant de tous. Toutes les bêtes l'imitaient plus ou moins, si bien que notre homme loin de s'affaiblir engraissait dans l'eau tiède où il dormait parfois faisant la planche dès que l'Arche, pour une raison ou pour une autre s'arrêtait.

La situation était embarrassante. Qui aurait pris sur lui de laisser cet homme périr tout seul au milieu des eaux? Même le Dieu le plus cruel aurait reculé devant une telle confiance dans la vie.

Un énorme requin qui manifestement appartenait à

la police secrète diluvienne s'approcha un jour du survivant et se retourna complètement pour l'examiner avec ses yeux de dessous le ventre. Il s'éloigna sans lui faire de reproche, mais avertit un ange qui parut aussitôt, muni d'une baguette dont il frappa doucement la tête du nageur. Sous le coup l'homme divisé en deux parties égales et indolores devint un couple de marsouins. Ce fut l'origine de ces poissons toujours de bonne humeur, qui, ne pouvant se résoudre à vivre entièrement dans la mer, viennent de temps en temps, voir ce qui se passe dans le monde des barques et des hommes.

Les terres, une à une, disparaissant sous l'eau du ciel, Noé à l'horizon recherchait pour s'y diriger, ce que les marins évitent au contraire: les montagnes. Mais la pluie faisait si vite son œuvre que l'on n'arrivait jamais avant le Déluge au sommet des monts.

L'Arche, du moins, avançait comme un vaisseau bien caréné: ils avaient laché prise depuis longtemps, tous ceux qui s'étaient accrochés à ses flancs. Il ne flottait plus autour du vaisseau qu'une angoisse sans têtes. Et on commençait à parler à bord des poissons tous si favorisés...

Quelques heures à peine après le départ, Noë apprit que des passagers clandestins se trouvaient à bord. Tout ce qu'il y avait d'un peu noble en fait de voyageurs s'était converti en contrebandier. Mais ce n'était pas là toujours une manifestation d'altruisme. (Le fourmilier n'avait-il pas caché une fourmilière entre ses poils.)

— Les bêtes si petites soient-elles, dit Noë, doivent voyager séparément pour qu'elles soient bien visibles. Je ne veux pas de parasites à bord, vous m'entendez? Pas de parasites !

— Pas même, demande un chien, deux malheureuses petites puces avec lesquelles j'ai toujours vécu dans les meilleurs termes ?

— Puisque je vous dis: « Pas de parasites! » Il me semble que c'est clair !

Au reste Noë faisait passer un à un, les animaux de l'Arche dans un cabinet noir. Là, tout ce qui était de trop jetait une vive lumière et mourait à l'instant même, avec propreté.

Les premières heures de la traversée on regarda beaucoup les insectes éphémères. Curiosité un peu perverse, il faut bien le dire, on s'attendait toujours à les voir mourir, devant tout le monde. Mais on fut bien forcé de les féliciter le lendemain : ils étaient encore en vie.

Noë expliqua ce miracle du haut de sa passerelle. L'Arche était si judicieusement construite qu'elle conférait la santé en même temps qu'un abri sûr. Il ajouta qu'à bord on n'avait même plus besoin de manger.

Les bêtes acceptèrent cette idée avec résignation jusqu'au moment où elles apprirent que les soutes à provisions étaient absolument vides. Elles furent alors prises d'une extraordinaire fringale nerveuse qui les excitait énormément.

Comment un esprit aussi sage que le père de l'Arche n'avait-il pas prévu que les animaux ne se feraient pas à l'idée de vivre sans manger ? Noë n'était pas un comptable. Il ne comprenait rien aux choses de l'Intendance. L'Arche, il l'avait construite d'instinct dans toute sa perfection, mais que de fois, avant le départ, sa femme ne le vit-elle pas penché sans succès sur les difficiles calculs des approvisionnements. En vain avait-il établi des listes: tant de carnivores, tant d'herbivores. « Mais les omnivores, pensait Noë, à qui il faut un peu de tout! »

Un peu de tout ! Le malheureux Capitaine était bien sûr de ne pouvoir songer à tout même s'il n'en fallait qu'un peu. C'était du ressort de la métaphysique.

— Tu as déjà fort à faire avec l'Arche, lui dit sa femme. Ce n'est pas à toi à t'occuper du ravitaillement D'ailleurs tu peux être tranquille puisque tout le monde doit arriver à bon port, à cause de la conservation des espèces. Et si on manque de provisions, les Anges se feront un plaisir de nous en apporter.

— Je ne voudrais pas leur donner ce travail ingrat.

— C'est l'affaire des prières. A bord nous, les femmes, nous ne saurions mieux employer notre temps. Tu verras, les Anges seront satisfaits.

Noë se laissa convaincre sans trop de peine.

Cependant, les Anges, surmenés par les appels de tous ces mourants avaient bien autre chose à faire qu'à s'occuper d'une nourriture qui leur paraissait superflue. Et la girafe, continuellement interrogée,

était bien obligée de répondre aux questionneurs qu'elle ne voyait rien venir du côté du ciel.

Noë craignit une mutinerie à bord ou tout au moins certains attentats. Les grosses bêtes commençaient à considérer les petites d'un regard qui manquait de franchise. Cette trouble tendresse signifiait bien plus que l'amour du prochain, d'horribles préférences pour telle ou telle partie de ce prochain; gigot, filet ou rognonnade.

Déjà le lion s'écrasait le nez contre le plancher de l'Arche pour ne pas sentir l'exquise odeur de l'agneau cru, son voisin. Déjà un Saint Bernard, connu pour sa grande pureté qui lui venait de la fréquentation des neiges, demandait une muselière qu'un Ange de passage lui attacha tout de suite devant tout le monde, pour le donner en exemple. Mais le loup trouvait ces scènes ridicules.

— La faim, dit-il, ne passe qu'avec la viande et de préférence vivante!

— Allons, allons, nul besoin qu'elle soit vivante, dit le lion dont les bons sentiments étaient encore de ce monde.

— La faim c'est la faim, reprit le loup, c'est elle qui fait les révolutions.

Le chameau et les serpents qui mangent si rarement invitaient tout le monde à la patience. On pouvait bien attendre un peu.

— Il y a un excellent moyen d'oublier sa faim, dit le chameau. Il suffit de machonner un petit bout de bois.

— Ce qui donne d'excellents résultats, ajouta le serpent, c'est de fixer énergiquement sa pensée sur une odeur de vomi.

— Eh bien du vomi j'en mangerais, dit le loup. Voilà où j'en suis. En attendant que chacun fasse attention à sa peau!

Le lion prit la parole :

« Sachons garder notre sang-froid. Que fait le lézard dans la bataille ? Il abandonne sa queue pour sauver le gros de ses forces. Grande leçon! N'y en a-t-il pas beaucoup parmi nous dont le corps offre des parties condamnées d'avance parce qu'elles n'ont pas pour eux un intérêt vital ? Pourquoi l'écureuil a-t-il une queue presque aussi grosse que lui et qui le suit comme un reproche? Que fait la truie de tant de ma-

melles ? Est-elle sûre de ne pas en avoir une bonne moitié de trop ?

— Elle en est parfaitement sûre, dit la truie, de sa place.

— Qu'elle interroge sa conscience!

— Sa conscience la laisse parfaitement en repos.

— C'est ce que nous vérrons, dit le lion, très maître de lui.

Et chacun songeait à part soi: « Moi je n'ai absolument rien de trop. Je tiens à tout ce qui me concerne.

— Nous trouverions aussi chez certains d'entre nous poursuivit le lion, une ou deux livres de viande qui ne sont pas indispensables.

— Et toi, pourquoi as-tu la tête si grosse? dit brusquement un ours énorme qui avait gardé le silence jusqu'alors.

— Je ne serai pas le dernier à m'offrir en sacrifice, riposta le lion. Je partagerai entre vous ce qui fait l'orgueil de ma personne, je veux dire ma crinière, que je mets à la disposition de tous, grands et petits.

Ce fut un large éclat de rire qui laissa le lion déconfit; il croyait vraiment donner beaucoup plus que n'importe qui en offrant sa couronne de poils.

Enfin les Anges arrivèrent avec leurs paniers à provisions. Et aussitôt les animaux reprirent confiance dans la vie, une confiance illimitée. Même les plus sages se crurent à jamais débarrassés de la mort.

Dans le clan des hommes on était aussi très optimiste. Chacun se sentait merveilleusement bien dans sa peau et s'en donnait des preuves : la femme et les filles de Noë se mordaient les lèvres jusqu'au sang sans que cela leur fit mal le moins du monde. Japhet, qui sautait toute la journée sur un seul pied criait à tue-tête qu'il n'en éprouvait aucune fatigue et engageait tout le monde à faire comme lui. Noë lui-même n'hésita pas à faire, du haut de sa passerelle, une conférence sur l'immortalité du corps, mais chacun en était tellement persuadé que le Capitaine de l'Arche semblait ne développer là qu'un lieu commun et personne ne l'écouta.

Tout serait allé pour le mieux sans cette pluie qui ne cessait point. Pas une seconde de sèche pendant les vingt-quatre heures de la journée. C'est que la Terre

et ses hommes avaient fait au ciel une peine si grande qu'il ne cessait de verser des larmes sans s'inquiéter des conséquences. Parfois les ténèbres s'éclaircissaient un peu et on pensait que le ciel allait éprouver quelque apaisement. Mais les pleurs reprenaient de plus belle.

« Ah! comment, songeait Noë, pourrai-je avec mon maigre équipage, songer à consoler toute la voûte céleste ? »

Un jour enfin il sembla que le firmament faisait un effort désespéré pour sourire à travers ses larmes. Le sourire, d'abord grisâtre, se précisa et soudain toutes les couleurs du beau temps y furent rassemblées : l'Arc en ciel!

Il ne pleuvait plus. C'était déjà un magnifique résultat. Pourtant les eaux montaient toujours comme si elles s'étaient proposées d'atteindre le ciel et de lui rendre sa politesse.

L'Arche s'élevait de plus en plus sur l'élément liquide. Et Noë, en bon capitaine, s'inquiétait de voir se rétrécir l'espace qui le séparait de l'universel plafond. Mais il ne perdait pas confiance: l'Arc en ciel ne brillait-il pas jour et nuit encerclant le point le plus sensible de l'horizon celui-là même vers où la Colombe s'était élancée de toutes ses forces. Noë y dirigeait son Arche espérant bien qu'un jour quelque chose comme de la Terre finirait par en sortir.

Au bout de sept mois et de dix sept jours, à l'aube l'Arc en ciel ne brilla plus seul, il auréolait le Mont Ararat. Et à mesure que l'on en approchait, l'on vit une sorte de gaîté sur toute la face de la montagne sauvage et repoussante en temps ordinaire. Elle criait à l'Arche, de sa voix un peu rauque et pierreuse:

« C'est par ici, il ne pleut plus depuis longtemps. Nous allons pouvoir refaire la vieille alliance entre les animaux et la terre ferme: regardez-moi, je suis devenue une montagne de bonne volonté. »

Quant à la végétation du Mont, elle ne se gênait pas pour railler les animaux de l'Arche.

« Mais vous êtes en retard ! Qu'est-ce que vous avez fait tout ce temps-là. On pensait qu'on allait être obligé de se passer de vous. Nous songions déjà à des arbres à quatre pattes et à fourrure.

L'Arche arrêtée, Noë fit avancer les animaux, par couples, sur la passerelle, en commençant par les plus

fragiles. Sur la planche, d'où ils devaient s'élancer vers la Terre, deux éphémères ne bougeaient pas.

— Allons, envolez-vous, leur criait le Capitaine. Vous ne voyez donc pas que nous sommes arrivés ! Mais avancez donc ! Qui est-ce qui m'a fichu des insectes pareils.

— C'est une émotion bien compréhensible, dit la femme de Noë.

Mais déjà le père de l'Arche retirait son chapeau devant la mort des éphémères.

L'arc en ciel s'était évanoui. Et dans l'Arche chacun comprit qu'il était redevenu mortel.

— Allons, dit Noë, d'une voix, sans larmes, de chef, faites avancer notre réserve d'éphémères.

Encore étourdis par l'odeur de la Terre qui montait à la tête comme un vin nouveau les insectes hésitèrent un instant, puis, soudain, bondirent droit devant eux et se posèrent sans encombre sur le Mont Ararat aux acclamations de l'assistance.

— Allons, allons, cria Noë, nous ne sommes pas au spectacle. Faites tout de suite descendre les suivants. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Jules SUPERVIELLE

Poèmes

Il y a un pays où roulent les charrettes de novembre
Les amants sont des ombres les histoires des légendes
Il y a un pays où n'arrive rien qui soit réel
Tout s'est passé dans les brumes
Le ciel confond la terre

C'est le pays où je suis né

Il ignore les dieux les malédictions
Les midis
C'est un pays sans ange et sans frontières
Les hommes n'y ont point de sexe et disent la parole
Les femmes n'y ont point de désir mais une longue
[chevelure
C'est un pays où l'on naît mélancolique
A vingt ans le grand vent vous emporte
Dans la charrette de novembre

C'est le pays de l'Enfant des Nuits

C'est le pays où je ne veux pas revenir.

Reviendrons-nous du voyage
Je suis las mes pieds sont lourds
L'Eternel a dit quitte la maison de ton père
Et va.

C'était, je m'en souviens, un pays sombre
Où mouraient les premiers nés
Seigneur je suis las mon cœur est lourd
Reviendrons-nous du voyage

Il y eut les fleuves les mers le temps
Tout ce qu'il fallut apprendre
Les rocs qui tombèrent
En fleurs de mort
J'ai perdu mes frères et me voilà seul

Seigneur reviendrai-je du voyage?

Les jardins n'ont plus d'odeur, les femmes
Sont restées en Hespéride
Je suis las ma tête branle
Le versant est trop dur à descendre

De grands monts de granit me resserrent
Et je suis grand, Seigneur, à toucher le ciel
Je n'en peux plus de la terre

Seigneur, reviendrai-je du voyage?

Madeleine ISRAEL

L'œuvre de Dostoïewski et les Polonais

I

Un excellent critique russe, N. K. Michaïlowski, a qualifié Dostoïewski de « talent cruel ». Cette expression, qui marque le mieux l'essentiel de son esprit et le différencie des autres écrivains de son époque, est restée liée à l'auteur des *Frères Karamazov*.

S'il est possible en effet de le comparer sous certains angles à de Foë, Flaubert, Conrad ou Zeromski, qui tous ont eu à quelque degré le sens de la cruauté, il n'en reste pas moins que Dostoïewski les dépasse de loin. Il n'est peut-être aucun écrivain qui ait su exprimer avec autant de force l'amertume des déchéances et faire durer aussi longtemps les minutes affreuses de l'humiliation et de la honte.

Constatation curieuse, cet aspect de son talent n'est jamais aussi visible que dans les passages où il est question de Polonais. Ceux-ci semblent encore aiguiser sa cruauté, l'amener à une sorte de paroxysme. Et inversement, lorsqu'il veut composer des tableaux terribles, qui saisissent le lecteur de honte et d'épouvante, il y introduit des Polonais destinés à disparaître aussitôt que l'action du roman s'achemine vers une accalmie.

Dans aucune œuvre de Dostoïewski les Polonais ne sont des personnages de premier plan. Ils forment des silhouettes accessoires, surgissent dans les moments pathétiques qui frappent le plus la sensibilité et doivent porter en eux l'avilissement et toute la dégradation de l'homme. Ils n'apparaissent, chargés d'un amour-propre maladif, que pour être presque aussitôt démasqués dans un scandale public et reconnus comme les pires crapules. Dans leurs poches, en présence

de tous les héros du roman, on trouve des cartes pipées, de l'argent volé ; et c'est à leur plus grande honte qu'ils sont mis à la porte par les laquais. Des scènes de ce genre se répètent tout au long des principales œuvres de Dostoïewski. Vauriens et faussaires, cachés sous les dehors d'une parfaite respectabilité et d'une vanité morbide, leur bassesse est toujours dévoilée et leur déshonneur éclate. En nous présentant les Polonais comme des personnages indignes, Dostoïewski administre lui-même leur châtiment, lorsqu'il nous décrit leur effondrement. Le lecteur n'a rien à ajouter. On dirait parfois que ces créatures n'ont été pour l'auteur qu'un *moyen* de mettre sous nos yeux leur supplice.

Etant donné cette attitude, le lecteur a souvent l'impression que Dostoïewski a cédé à un désir partial d'avilir tous les Polonais. Nous pensons néanmoins qu'il faut chercher dans d'autres mobiles une explication valable. Et la première question qu'on devra se poser est celle de savoir quelle influence ont pu avoir ici des motifs d'ordre purement artistique.

Pour éclaircir ce point, il est intéressant de rappeler une discussion analogue au sujet des personnages de *pauvres* dans les œuvres de Shakespeare.

Dans un chapitre de son histoire de la littérature, Upton Sinclair, conformément à son point de vue marxiste, déclare que Shakespeare, écrivain bourgeois, a représenté les pauvres comme des personnages grotesques qu'il est impossible de prendre au sérieux, et il explique ce trait commun par un préjugé social du dramaturge. Cette opinion nous paraît très discutable. Le poète anglais considère les pauvres et les riches de la même distance, et permet aux uns autant qu'aux autres d'accomplir leur destin. Ceux que la Fortune admet à sa table se perdent dans une tragique folie de grandeur, et par contre, ceux qu'elle a méprisés tombent si bas que leur personne devient risible. Shakespeare ne se donne même pas la peine de se baisser pour relever les déchus et corriger les coupables. *Qu'ils soient eux-mêmes,* dit Prospéro. L'auteur de la *Tempête* accepte l'univers tel qu'il est, il le considère avec une certaine sérénité et c'est ce qui semble le mettre à l'abri du reproche que lui adresse Sinclair. Celui-ci, au nom de la dignité du prolétariat, dénie, sur ce point,

leur vérité artistique aux œuvres de Shakespeare, qu'il affirme entachées d'un *préjugé de classe.* Et c'est une raison de cet ordre qui inciterait un lecteur polonais à dénier au nom de ses compatriotes leur vérité artistique aux romans de Dostoïewski, entachés d'un *préjugé de nation.*

Pour répondre à la question d'une façon objective, il ne faut pas oublier que Dostoïekswi n'a jamais été en Pologne, qu'il n'a pas connu ces Polonais, logés dans leurs manoirs en bois de mûrier, administrant eux-mêmes leurs fermes, buvant la vodka qu'ils avaient distillée, en un mot tels qu'ils étaient, et tels qu'ils furent vus et décrits, d'une manière peu avantageuse, quoique fort différente de celle de Dostoïewski, par Auguste Wilkonski (1).

Dostoïewski n'a connu que les exilés en Sibérie, les Polonais du bagne, personnages tragiques, exposés à la honte, au mépris public, serrés des mêmes menottes que les criminels, repliés sur leur orgueil brisé. Dans *Les Souvenirs de la Maison des Morts,* il a noté cette extrême susceptibilité d'amour-propre, latente, jamais apaisée, de ses compagnons polonais. Leur souffrance demeurait toujours aussi vive, rien ne pouvait les calmer, ni le temps, ni la compassion de leurs camarades. D'ailleurs, ils se renfermaient en eux-mêmes, cherchant la solitude et paraissant ainsi mépriser leurs compagnons de misère. Ce repliement, cette souffrance sans remède les rapprochaient en quelque sorte des « possédés ».

Il paraît donc possible que Dostoïewski, pour des raisons d'ordre artistique, et tout en laissant courir son imagination, ait transporté dans les bas fonds de l'humanité, que ses œuvres décrivent, les Polonais qu'il avait vus dans les bas-fonds de leur exil sibérien.

Mais cette explication qui pourrait être valable pour Shakespeare semble bien insuffisante pour le problème qui nous occupe chez Dostoïewski. Celui-i est loin, en effet, de la sereine acceptation de ce monde dont témoigne Shakespeare qui abandonne tous les êtres à l'extrême accomplissement de leur destin. Dostoïewski

---

(1) Auguste Wilkonski (1805-1852), observateur plein de finesse et d'humour des mœurs de son époque. (N. d. T.)

est un lutteur. Il combat au service de tous les déchus, des êtres avilis, vaincus, il exige l'entière réhabilitation de tous les habitants du « Souterrain ». *S'il était nécessaire,* s'écrie Dostoïewski par la voix d'Ivan Karamazov, *pour réaliser la parfaite harmonie de ce monde, de faire tort à un seul homme, il faudrait y renoncer.* Dans le rêve de Marmelhadow, il n'est pas jusqu'aux hommes « au visage de bête » qui ne seront exaucés au Jugement dernier. Personne n'en peut être exclu. Ceux-là mêmes qui étaient dépourvus de tout mérite renaîtront de leurs cendres, comme Phénix.

Cette règle semble souffrir une exception, que l'œuvre de Dostoïewski ne contribue nulle part à éclairer. Le lecteur a en effet l'impression, justifiée par une connaissance plus approfondie, que dans les rangs des *réhabilités* (Marmelhadow, général Iwolguine, capitaine Lebiakine) manqueront toujours les Polonais. Il manquera peut-être aussi le pseudo-comte français de Grieux, du *Joueur,* l'écrivain libéral Karmazinow des *Possédés,* et quelques autres. Toutefois ces exceptions sont d'un ordre différent. De Grieux et Karmazinow n'ont pas besoin d'être relevés comme Marmelhadow. Repoussés par Dostoïewski, ils ne sont pourtant pas définitivement perdus. De Grieux regagnera son château en France, Karmazinow retournera au royaume enchanté où se promène sa folie.

Tout autre est la destinée de ces vagabonds qui courent le monde, et dont l'ignominie est démasquée un jour devant tous. On les prend avec de fausses cartes en mains, les laquais les saisissent, les jettent à la porte. Toutes les voies leur sont fermées, à moins qu'ils n'arrivent, comme Raskolnikow, au bout de son chemin, à ressurgir du néant. Les Polonais demeureront plongés à jamais dans le souterrain. Dans la barque métaphysique qui emmène tous les autres vers leur salut, point de place pour eux.

On peut comparer le rôle que les Polonais jouent dans le monde fantasmagorique de Dostoïewski à celui que Nietzsche assignait à « l'homme le plus laid ». En voyant celui-ci, le cœur de Zarathoustra se remplit de honte, il médite : « On dit que l'homme s'aime lui-même. Ah ! comme il doit être grand, cet amour de soi ! Quel dégoût il lui faut vaincre ! L'homme est quelque chose qui doit être vaincu. »

*
* *

L'examen des idées politiques de Dostoïewski nous apportera-t-il plus de lumière ?

C'est surtout par son « Journal d'un Ecrivain » qu'il nous les a fait connaître. Il serait tout à fait inexact de parler d'une xénophobie de Dostoïewski et d'y chercher l'explication de la sévérité avec laquelle il a décrit les étrangers et avant tout les Polonais. Tout d'abord il y a chez lui une série de personnages étrangers « sympathiques » : M. Astley, le docteur Schneider et bien d'autres. Pas plus que sa xénophobie, la vie privée de Dostoïewski ne peut servir ici à révéler le secret de son attitude. Certains écrivains ont mentionné des disputes tragiques qu'il aurait eues au bagne avec des Polonais. D'autres ont voulu reconnaître chez lui un zèle de néophyte russe (en alléguant ses prétendues origines polonaises). Mais ce ne sont là que des suppositions.

Si ces disputes, ces conflits avec les compagnons polonais du bagne, avaient eu réellement quelque importance, il en aurait parlé dans « Les Souvenirs de la Maison des Morts », où ses impressions de Sibérie étaient toutes fraiches. Les véritables motifs qui ont influencé la représentation que Dostoïewski nous a donnée des Polonais, datent d'une époque bien postérieure à celle du bagne, et même à celle de la rédaction définitive des souvenirs.

On ne peut compter davantage sur des arguments ethniques. Les recherches les plus récentes sur la généalogie de l'auteur des *Possédés* confirment que sa famille était originaire de Volhynie. Composée surtout de hobereaux sans fortune, elle s'était en partie convertie au catholicisme pour rester en Pologne, où elle subsiste encore de nos jours sous les noms de Dostojewski ou Dostojowski. Féodor Dostoïewki n'ignorait pas ces détails et il en a parlé au bagne avec Simon Tokajewski. Néanmoins, le Journal de celui-ci prouve que Dostoïewski n'attribuait aucune importance, dans un sens ou dans l'autre, à ses origines.

Jusqu'ici l'énigme reste entière.

II

La critique russe a bien saisi ce qui distingue nettement Dostoïewski des autres écrivains de son époque : l'impossibilité de se faire d'après ses romans un tableau véridique de la vie et de la société russes, alors qu'un pareil tableau se présente tout naturellement à l'esprit du lecteur de Tourguenieff, d'Ostrowski, de Tolstoï, de Tchekhov. Ses œuvres ne visent pas au réalisme. Après avoir, à l'époque, qualifié le roman dostoïewskien d'expérimental, on le traite parfois aujourd'hui de « surréaliste ». L'élément de construction y est beaucoup plus fort que l'élément d'observation.

On y distingue, aussi bien dans son économie générale que dans ses détails, ce que les « surréalistes » appellent la *souveraineté de la pensée* (1). C'est plutôt un édifice intellectuel, où les éléments provenant de l'observation ne sont que des ornements.

Ces traits, qui écartent Dostoïewski de ses contemporains, le rapprochent d'une part de romantiques comme Hoffman, de l'autre des grands romans constructifs du xx[e] Siècle. Répandues dans toute l'Europe depuis une trentaine d'années, c'est du reste sur l'esprit et la production des jeunes générations d'écrivains français et allemands que les œuvres de Dostoïewski ont exercé de nos jours leur plus grande influence.

Il importe d'ailleurs de noter que si les romans de Dostoïewski sont des constructions, ses héros le sont encore bien davantage. Chaque personnage important obéit à un schéma spécifique, qui lui confère d'énormes possibilités de variation, et qui laisse le lecteur incertain en ce qui concerne son évolution définitive. Il semble bien que Dostoïewski n'ait pas voulu représenter les Polonais tels qu'ils pouvaient apparaître à un observateur de son époque. Il en a fait des constructions, — qui figurent dans ses livres sous le nom de Polonais.

---

(1) M. Stempowski n'emploie évidemment pas ce terme dans les acceptions que lui a données le mouvement surréaliste français. (N. d. T.)

Mais ses héros principaux offrent à l'analyste des constructions tout autres que ses Polonais. Dostoïewski nous permet de les découvrir progressivement, il nous les dévoile peu à peu. Nous pouvons apercevoir leur dynamisme qui ne cesse de se compliquer. Au contraire, les Polonais présentent toujours la même image, identique à elle-même, comme un raccourci saisissant. On y distingue deux aspects antithétiques : d'une part une susceptibilité d'amour-propre excessive, un patriotisme chatouilleux, une assurance mystique en leur propre valeur, une certaine complaisance pour les gestes solennels; de l'autre, un singulier talent de pick-pocket, saisissant toute occasion de s'exercer, un manque absolu de scrupules et de dignité. Il y a en eux du Jupiter et du Mercure.

Quel peut-être le sens de ces bizarres constructions?

Dans son curieux livre *L'art d'inventer les personnages*, Georges Polti, combinant entre eux douze caractères essentiels, montre que 369 combinaisons directes et 40.000 combinaisons dérivées n'ont jamais été exploitées ni dans la littérature dramatique, ni dans le roman. En un sens, cette affirmation de Polti n'a rien de surprenant. Des caractères formés d'éléments simples peuvent, à l'instar des mélanges chimiques de corps simples, donner des combinaisons inattendues, mordantes, toxiques, explosives qui sont étrangères à l'art.

La combinaison de propriétés simples, dont se composent les caractères des Polonais, chez Dostoïewski se singularise par le dégoût qu'elle éveille chez le lecteur. Le résultat que Dostoïewski a obtenu n'est certainement pas accidentel. Les Polonais *doivent* constituer dans ses romans des figures laides et repoussantes. Tout ce qui concerne leur amour-propre, leur solennité, leur patriotisme, se rapporte à des formules traditionnelles, à des habitudes d'ordre social. Il semble donc que Dostoïewski combatte ici la tradition dans le domaine moral, comme il le fait par ailleurs dans le domaine intellectuel; moralité et routines du jugement qu'il croyait répandues surtout dans l'Europe occidentale. Mais pourquoi s'être servi des Polonais avec cette âpreté et cette cruauté, dans ce combat?

III

En envisageant chez Dostoïewski le moraliste, peut-être nous rapprocherons-nous de la solution de ce problème.

Ses contemporains et même la première génération qui l'a suivi n'ont pas su reconnaître ses dons de moraliste et en mesurer la valeur. Ils ont bien éprouvé la profondeur de son intuition, cet immense pouvoir vital qui appelle à lui la sensibilité du lecteur, mais personne n'a envisagé de le prendre comme un maître des problèmes éthiques, ou de donner du poids aux idées morales et philosophiques, que ses livres suggéraient. Du reste ses manifestations politiques, patriotiques, sentimentales, l'enchevêtrement de sa vie privée ne pouvaient inciter personne à le prendre pour un moraliste.

Ce sont seulement les générations suivantes qui ont découvert le moraliste en Dostoïewski parce qu'elles pouvaient le juger de plus haut. D'autre part, la philosophie de Nietzsche a considérablement favorisé ce changement de point de vue, en habituant les esprits à une morale complètement détachée de la pratique quotidienne: véritable drame moral se jouant abstraitement à des hauteurs où le commun des mortels n'a pas accès.

Aussitôt qu'on parcourt les romans de Dostoïewski écrits hâtivement, par à-coups, pleins de discussions inattendues, haletants d'une passion refoulée, parcourus d'une nervosité maladive, on s'aperçoit que ce n'est pas le souci esthétique qui a en définitive mu leur auteur. Le lien si intense qui attache Dostoïewski à ses personnages, cette éloquence pathétique, si constante dans ses livres, sont bien le résultat d'une inspiration morale essentielle.

Cette inspiration, elle n'est pas facile à définir. Dostoïewski a lui-même évité de la formuler clairement. Dans les réflexions qu'il nous a livrées, il omet prudemment de mentionner des thèmes inquiétants qui, circulant à travers ses œuvres, présentés dans des gestes et des situations, affleurent parfois et viennent surprendre le lecteur.

Le point de départ de toute la philosophie de Dos-

toïewski est le problème des avilis et des déchus. Malheureux, piétinés, repoussés de toutes les joies de la vie, ils trainent leur misère comme un boulet, dans les ténèbres du « Souterrain ». Dostoïewski semble toujours nous parler en leur nom, écrire pour leur apologie. Mais il ne s'agit en rien de les réhabiliter vis-à-vis des autres hommes, ni de les relever. Le problème qui les concerne est celui-là même que doit résoudre le Lord Jim de Conrad: « *Il n'est pas question de savoir comment guérir, mais comment vivre.* » A ces déchus, à ces avilis, Dostoïewski ne cherche pas un moyen d'évasion qui leur permettrait de rejoindre, hors du Souterrain, une humanité plus sereine. Il veut savoir comment vivre sous la table, où s'étale le banquet de la vie, comment donner une base possible à cette existence trouble. Mais quelles sont ces bases? Dostoïewski répond sans hésitation: Les bannis ont des droits. Ils ont le droit de repousser l'affirmation qu'il y a unité, harmonie dans cet univers.

Or on peut dire, en définissant de la façon la plus générale la philosophie grecque et une grande partie de la philosophie moderne, que celles-ci sont une suite de tentatives pour nous présenter un cosmos harmonieux, dont la beauté totale s'obtient au prix des ombres de nos existences individuelles. Dostoïewski aurait jugé toutes ces tentatives commes des mensonges. Pour lui la puissance toujours nouvelle de la vie, cette force mauvaise qui crée inlassablement d'autres existences sans issue et sans espoir, s'oppose toujours victorieusement aux efforts de la raison pour la réduire en système et la vaincre. *La force vitale ainsi conçue, se trouve toujours du côté des bannis et des méchants.* Et pour eux Dostoïewski revendique le droit de rejeter irrévocablement toute consolation philosophique, et de jouer le rôle de Banco, l'esprit qui vient troubler le Festin.

La cruauté de Dostoïewski s'explique par son attitude de protestataire et de révolté. Léon Chestov, un de ses critiques les plus avertis, a observé que ses œuvres réunissent une collection exceptionnelle de traits cruels. C'est là, encore, une forme de protestation.

Trente ans après la mort de Dostoïewski, Giovanni Papini a entrepris lui aussi — bien que dans un autre but et par des moyens différents, — de réhabiliter

« la deuxième moitié du monde », qui a été délaissée par la philosophie : le mal, l'inconscience, la torpeur, l'inutilité, le néant. Ses conclusions sont voisines de celles de Dostoïewski. Son livre conduit à la réhabilitation à peu près complète de ce qu'il appelle « la deuxième moitié du monde ».

Cependant n'y a-t-il pas chez l'auteur des *Possédés* des éléments plus sereins? Dostoïewski était chrétien. Après avoir refusé la consolation philosophique, n'a-t-il pas accepté la consolation religieuse? N'y aurait-il pas chez lui un mélange singulier de tendances contraires: sadisme et mystique chrétienne? Mais la question n'est pas simple, les moyens de réhabilitation offerts par Dostoïewski à ses déchus sont loin d'être identiques aux schèmes analogues du christianisme.

Chez lui, il s'agit d'un processus mystique, dont les traits, ressortent nettement dans la purification de Raskolnikow, qui le prépare à sa résurrection, et qui semble se composer de l'aveu du péché, de la pénitence, et du repentir. Mais tout ceci chez lui n'est qu'un simulacre. Raskolnikow ne renaît aucunement comme le ferait un chrétien par le repentir et l'humilité. En lisant attentivement les dernières pages de *Crime et Châtiment*, on reconnaît qu'au bout d'une année de bagne, il ne livre aucun aveu, il n'a aucun vrai repentir: « Eh oui! il avait honte même de Sonia, et c'est pourquoi il la torturait par son dédain et sa brutalité. Ce n'étaient pas sa tête rasée et ses menottes qui l'humiliaient; il était trop atteint dans son amour propre pour qu'il en fût ainsi; sa maladie même provenait d'un excès d'orgueil. Ah! comme il eût été heureux de pouvoir se condamner! Alors il eût tout supporté, l'infamie, la honte. Mais même en se jugeant sévèrement en sa conscience meurtrie, il n'arrivait pas à trouver en son passé aucune faute grave, rien qu'une erreur, comme tout homme aurait pu en commettre. Sa seule honte était de s'être laissé perdre aussi maladroitement, lui, Raskolnikow, aveuglément, sans espoir sourdement, bêtement, par le verdict d'un destin aveugle. Pour donner un peu de paix à son âme, il lui faudrait maintenant s'abaisser et s'aplatir devant ce verdict insensé... Les mortifications et les larmes sont, elles aussi, de la vie. Mais Raskolnikow ne regrettait pas son crime. » Et un peu plus loin il ajoute: « Ma conscience est tranquille. »

Raskolnikow lorsqu'il s'agenouille à un croisement de rues pour avouer le meurtre qu'il a commis, n'éprouve aucun regret. On dirait que la certitude d'une damnation irrémédiable l'accompagne. Dostoïewski est resté ici, jusqu'au bout, le défenseur des damnés, celui qui les suit fidèlement dans le fond de leur purgatoire, sans jamais être tenté de les sauver.

Il a certainement admis la résurrection des damnés du Souterrain, mais celle-ci est sans relation avec l'eschatologie chrétienne. Elle rappelle bien davantage le sauvetage miraculeux du Philoctète de Sophocle, qui survient en dépit de toute logique et comme pour satisfaire les sentiments des spectateurs. On comprend que Raskolnikow, ouvrant les Evangiles au moment de sa plus grande déchéance, y cherche le chapitre sur la résurrection de Lazare, qui dans toute la suite du Nouveau Testament, correspond le mieux à sa propre situation: une résurrection du néant.

La condition essentielle qui rend la résurrection possible est que la damnation ultérieure soit confessée et admise sans aucune foi en l'avenir, comme le fait Raskolnikow dans la scène fameuse que nous avons rappelée. Voilà la résurrection que Dostoïewski exige pour ses damnés. Rien de partiel ne pourrait le satisfaire. Cette exigence hardie, tenace, profonde, de l'absolu est le trait caractéristique de sa morale.

IV

On voit maintenant que les Polonais du bagne, les seuls que Dostoïewski ait connus, ont failli être ses héros. Et cependant *ils ne pouvaient* être ses héros.

C'est qu'en effet, il y a loin d'eux à Raskolnikow. Eux, ils étaient les martyrs de leur idée, tandis que Raskolnikow souffrait en Sibérie par un incompréhensible coup du destin. Son tourment qui va de l'affreuse scène de la rue à la fin de sa première année de bagne, n'a aucune cause directe, en lui-même ou dans l'univers. Par contre, le martyre des Polonais renferme un sens messianique: celui de hâter le rachat du monde, corrompu par le péché. L'exilé polonais ne se croit pas perdu sans espoir, il admet une consolation

mystique dans son messianisme. Or la philosophie de Dostoïewski repousse toute consolation.

Aussi plus lourd était le martyre des bagnards polonais, plus profonde apparaissait leur ressemblance avec les bannis à jamais, — plus ils devaient être odieux à Dostoïewski, *moraliste,* ces faux damnés qui réclamaient sans y avoir droit l'immense miséricorde destinée aux seuls héros du Souterrain. Telle est l'origine du mensonge qu'il marque dans ses romans au cœur de tous ses personnages polonais. Ils figurent toujours de faux martyrs, de faux nobles (comme dans l'épilogue de l'*Idiot*), de faux magnats. Jamais ils n'acceptent véritablement leur destin pour ouvrir la voie d'une miraculeuse résurrection. Ils ont fui le martyre. Ils ne méritent pas la pitié. Dostoïewski se charge de les démasquer.

Raskolnikow présente un cas individuel, sans aucun rapport avec la morale collective, fixée dans les traditions. Celui qui se soumet à l'épreuve terrible de la purification le fait, en quelque sorte, à son propre compte, sous sa seule responsabilité. Il va à l'encontre des règles, des idées courantes et acceptées. Il poursuit une valeur morale tout individuelle, que d'autres ne peuvent utiliser. En n'envisageant aucune autre résurrection, pour les damnés véritables, que l'épreuve mystique de Raskolnikow, Dostoïewski rejette toutes formes traditionnelles de la morale. Bonnes pour les heureux convives du « banquet de la vie », elles sont absolument étrangères aux tristes habitants du Souterrain. Ainsi dans les œuvres de Dostoïewski les Polonais viennent prendre rang, à côté des Français et des Allemands, comme représentants d'une morale toute formelle.

Mais y a-t-il eu un rapport entre cette image des Polonais et l'époque où Dostoïewski l'a tracée? La Russie où il vivait lui paraissait profondément divisée en couches imperméables l'une à l'autre. Les classes supérieures, leurs dirigeants, leurs institutions lui semblaient dépourvus de toute autorité morale. Devenu un auteur national, respecté par le procureur du Saint-Synode lui-même, il considérait encore ces puissances comme un cauchemar qui avait traqué son enfance. Après s'être évadé de ces milieux à la suite d'expériences dramatiques, il tenta de se rapprocher du peu-

ple, et le vit tout d'abord à travers ses bagnards. Son talent a ainsi acquis un ton cruel que l'on retrouve dans tous les personnages populaires de ses œuvres. Orateur et avocat des bannis, ni lui ni ses véritables héros ne s'identifient pourtant nulle part au peuple. Ils demeurent à l'écart, exclus de tout groupe humain, suspendus dans le vide au-dessus du bagne qui s'ouvre tel un abîme sous leurs pieds, réduits à un isolement moral et social inexprimable.

Comment créer des valeurs morales dans ce néant? Comment les soutenir, comment les faire vivre? L'œuvre entière de Dostoïewski constitue, en quelque sorte, une réponse à ces questions. Elle est une immense tentative pour susciter des valeurs morales individuelles chez des hommes perdus dans un vide tragique, absolu.

Voilà pourquoi les thèmes moraux de Dostoïewski, qui expliquent cette image des Polonais, conçue dans la Maison des Morts, sonnent d'une manière si inquiétante dans les demeures des hommes vivants. Ils sont dans leur essence même indifférents aux questions qui unissent ou divisent les sociétés.

Georges Stempowski (1)

(*Traduit du polonais par Hanka Olska*)

(1) D'une conférence de Georges Stempowski, faite en mars 1931 à la « Société Polonaise pour l'Etude de l'Europe orientale et du Proche-Orient ». (N. d. T.)

Souffrance et Vie

Ce chapitre d'*Henri le Vert*, l'œuvre capitale de Gottfried Keller, est tiré du second volume, encore inédit, de la traduction que la société d'édition « Les Lettres de Lausanne » a entrepris de publier. On y rencontre, en dehors du héros, deux des personnages principaux du roman: Anna, la fille du vieil instituteur retiré, l'enfant gracieuse et frêle à laquelle Henri le Vert a voué un culte tendre et très pur, et qui se meurt, semble-t-il, d'une maladie de poitrine, puis Judith, la belle et jeune veuve, la femme pleine de force et de santé qu'il aime aussi, quoique d'un amour fort différent, où seuls, à peu près, les sens mal éveillés de l'adolescent commencent à se manifester. L'humiliation, et, bientôt, le remords dont il est question ici, viennent de ce qu'Henri le Vert, après avoir prêté à son maître le peintre Roemer, au moment du départ de celui-ci pour Paris, une somme d'argent que moralement il lui devait, et dont, au surplus, il n'avait nul besoin sur le moment, la lui a presque aussitôt redemandée, avec des arguments bien propres à prévenir un refus; arrivé sans ressources à Paris, Roemer, qui, précédemment, donnait déjà des signes de dérangement, est devenu fou, et, appréhendé alors qu'il errait par les rues, a été enfermé dans un asile, d'où il a écrit à son ancien élève une lettre incohérente, mais assez explicite quant au sort du malheureux artiste, et, par conséquent, à la responsabilité d'Henri le Vert.

*
* *

Cette humiliation me fut d'autant plus sensible, que j'avais adopté durant l'hiver, un genre de vie puritain, afin d'apparaître pur et bon dans les songes et les pressentiments d'Anna; je ne surveillais pas seulement ma tenue extérieure, mais aussi mes pensées, et je m'efforçais d'être comme un verre à travers lequel on pût regarder à tout instant. Combien il y avait en cela d'affectation et d'égoïste complaisance,

je ne m'en rendais clairement compte, maintenant, que grâce à cette violente perturbation de l'âme; et l'accusation que je portais contre moi-même se trouvait empoisonnée encore par le sentiment de ma folie et de ma vanité.

Durant tout l'hiver, Anna avait dû garder rigoureusement la chambre; au printemps, elle s'alita. Le pauvre maitre d'école vint à la ville quérir ma mère; il pleurait, en entrant dans la chambre. Nous fermâmes donc notre appartement et partîmes avec lui pour la campagne, où ma mère fut accueillie et révérée presque comme une sorte de merveille marine. Elle s'abstint pourtant de visiter tous les lieux qui lui étaient chers, et d'aller voir ses connaissances, qui avaient pris de l'âge; elle se hâta de s'installer au chevet de l'enfant malade. Peu à peu, cependant, elle mit à profit ses moments de loisir, mais il lui fallut des mois pour voir tous ses amis de jeunesse, bien que la plupart demeurassent dans le voisinage.

J'étais établi chez mon oncle; mais tous les jours je m'en allais jusqu'au lac. Anna souffrait le matin et le soir, et plus encore la nuit; pendant la journée, elle somnolait, ou bien restait silencieuse dans son lit. Je me tenais assis auprès d'elle, sans trop savoir que dire. Notre intimité diminua, en apparence, à cause des pénibles souffrances, et du deuil que l'avenir ne nous cachait qu'à moitié. Quand — et c'était fréquent — je passais un quart d'heure tout seul avec elle, je lui prenais la main, tandis qu'elle me regardait, tantôt sérieuse, tantôt souriante, sans parler, sinon, tout au plus pour me demander un verre ou quelque autre objet. Elle se faisait souvent apporter sur son lit ses coffrets et ses petits trésors, s'amusait à les étaler, jusqu'à ce qu'elle en fût fatiguée, et alors elle me faisait tout remettre en place. Tout cela nous remplissait presque d'un calme bonheur; et lorsque je m'en allais, je ne pouvais pas comprendre comment et pourquoi je laissais Anna dans l'attente de durs tourments.

Le printemps refleurit dans toute sa splendeur; mais la pauvre enfant pouvait à peine et bien rarement être portée à la fenêtre. Nous remplîmes donc de pots de fleurs la chambre où se dressait son lit blanc, et construisîmes devant la fenêtre un échafaudage, afin d'y aménager, avec des pots plus grands

une sorte de jardin. Quand Anna avait un bon moment, par les clairs après-midis, et que nous ouvrions la fenêtre au chaud soleil de mai, quand le lac d'argent brillait à travers les roses et les fleurs de laurier, tandis qu'Anna était couchée dans son blanc vêtement de malade, il semblait qu'on célébrât, dans le deuil, un paisible culte de la mort.

Mais souvent, en de pareilles heures, Anna se faisait plus vive et relativement loquace ; nous nous rassemblions alors autour de son lit et causions tranquillement des personnes et des événements, en mêlant la bonne humeur et le sérieux, si bien qu'Anna était informée de tout ce qui remuait notre petit monde. Un jour que ma mère était allée au village, la conversation tomba sur moi, et le maître d'école, comme sa fille, parurent vouloir rester sur ce sujet avec tant de bienveillance, que j'en fus extrêmement flatté, et leur témoignai, par un sentiment d'agréable reconnaissance, la plus grande sincérité. Je profitai de l'occasion pour raconter l'histoire de mes rapports avec le malheureux Roemer, desquels je n'avais parlé à personne depuis cette fameuse lettre, et j'éclatai en lamentations violentes sur l'incident et sur ma conduite. Le maître d'école ne me comprenait pas bien ; il voulait me tranquilliser, en me représentant que mon action n'était pas si mauvaise que cela ; et pour autant qu'elle l'était, elle devait, selon lui, me rendre attentif au fait que nous sommes tous des pécheurs ayant besoin de la miséricorde du Sauveur. Ce mot de pécheur m'était devenu absolument odieux et me semblait ridicule, tout comme celui de miséricorde : j'étais bien décidé à régler cette affaire avec moi-même, impitoyablement, et à me condamner selon la bonne procédure des tribunaux humains, et nullement selon la foi chrétienne.

Anna s'était tenue jusque-là tranquille ; soudain, excitée par mon récit et mon attitude, elle eut une violente crise de ses crampes et de ses souffrances. C'était la première fois que je voyais la pauvre et délicate créature livrée toute à son tourment sans remède. De grosses larmes arrachées par la peine et l'angoisse, roulaient sur ses joues blanches, et elle était impuissante à les retenir. Elle n'était occupée que des mouvements de sa souffrance, à laquelle elle dut bientôt sacrifier sa réserve habituelle ; de temps en temps, elle jetait sur moi un coup d'œil égaré, comme venu

d'un autre monde, celui de la douleur ; cependant elle paraissait tourmentée d'une délicate honte d'être obligée de souffrir ainsi sans mesure en ma présence, et je dois confesser que mon embarras de me trouver si bien portant et si rude, devant le sanctuaire de ce martyre, égalait presque ma compassion. Convaincu que de cette façon je lui procurerais au moins une certaine libération, je la laissai dans les bras de son père, et me sauvai, bouleversé et honteux, chercher ma mère.

Après que celle-ci se fut mise en route, avec une de ses nièces, pour aller soigner l'enfant malade, je demeurai tout le reste du jour dans la maison de mon oncle, à me reprocher ma pesante maladresse. Non seulement mon injustice envers Roemer, mais encore la confession que j'en avais faite aujourd'hui, avec ses suites, jetaient sur moi un reflet hideux, et je me sentais réduit à une de ces sombres humeurs où l'on doute si l'on est vraiment un être bon et destiné au bonheur, où il vous semble qu'une certaine tare de l'esprit, plutôt qu'une tare du cœur et du caractère, est attachée à votre destin, et vous rend plus malheureux encore qu'une nature proprement diabolique. Je ne pouvais pas m'endormir, à cause du besoin que j'avais de me confesser ; se taire trop longtemps, en effet, ou échouer dans une tentative de sincérité, ne fait qu'augmenter votre malaise. Je me levai après minuit, m'habillai, et me glissai hors de la maison pour aller trouver Judith. Je traversai, sans être vu, les jardins et les haies, ; mais tout était obscur et fermé, chez elle. Je restai un moment, hésitant, devant la maison ; enfin, je grimpai le long de l'espalier et frappai timidement à la fenêtre ; car je craignais d'arracher en sursaut la sage et belle femme au voile mystérieux de la nuit. Elle entendit et reconnut aussitôt que c'était moi, se leva, s'habilla légèrement, et m'ouvrit la fenêtre. Puis elle alluma la lampe pour éclairer. Elle me croyait venu dans l'intention de tenter quelques caresses. Mais elle fut bien surprise quand je commençai à lui raconter mes histoires, d'abord le trouble violent que j'avais apporté le jour même dans la chambre paisible de la malade, puis la malheureuse histoire avec Roemer, que j'exposai tout au long. Lorsque j'eus décrit ma lettre d'exhortation si artistement composée, puis celle que j'avais reçue de Paris en retour et dont le contenu nous per-

mettait de soupçonner aisément le sort de Roemer, sauf que nous imaginâmes une prison au lieu d'un asile d'aliénés, Judith s'écria :

— Mais c'est abominable ! Est-ce que tu n'as pas honte, vilain garnement ?

Et tandis qu'elle allait et venait, fort irritée, elle me dépeignit avec précision comment, peut-être, Roemer se serait remis, si on ne lui avait pas retiré les moyens de son installation à Paris, comment l'instinct de la conservation l'aurait forcé peut-être, et même sûrement, d'être sage pendant quelque temps, ce qui aurait rendu possible, éventuellement, un revirement heureux dans un sens ou dans l'autre.

— Oh ! si j'avais pu soigner le pauvre homme ! s'écria-t-elle, sûrement je l'aurais guéri ! Je me serais moquée de lui et l'aurais cajolé, jusqu'à ce qu'il fût redevenu sage.

Elle s'arrêta, me regarda, et dit :

— Sais-tu bien, Henri, que tu as désormais une vie humaine sur ta conscience verte ?

Je ne m'étais pas encore clairement formulé cette pensée, et je répondis, confus :

— Le cas n'est certainement pas aussi grave ! A mettre les choses au pis, ce serait là un hasard malheureux, que je ne pouvais pas supposer que j'amènerais !

— Oui, répondit-elle tranquillement, si tu avais fait une simple réclamation, même brutale ! Mais, par ton élégante et infernale contrainte, tu lui as positivement mis le poignard sur la gorge, comme il est bien d'usage à une époque où l'on s'entretue avec des mots et de petits billets ! Ah ! le pauvre homme ! Il était si appliqué, et se donnait tant de peine pour se tirer du pétrin ; et voilà qu'au moment où il a, enfin, acquis un petit rouleau d'argent, on le lui enlève ! Il est si naturel d'employer à sa subsistance le salaire de son travail; mais on vous déclare : Rends d'abord, si tu as mis quelque chose de côté, et ensuite crève de faim !

Nous restâmes tout deux, un moment, à rêver d'un air sombre, puis je répliquai :

— Tout cela ne sert à rien, ce qui est fait est fait, et on n'y saurait rien changer ! Que cette aventure me serve d'avertissement, soit, mais je ne puis la traîner perpétuellement avec moi, et comme j'ai conscience de mon injustice et que je la regrette, il faut

que tu me la pardonnes enfin, et me donnes l'assurance que je n'ai pas pour autant l'air répugnant et haïssable !

Et, en effet, je ne faisais que m'apercevoir que j'étais venu seulement pour cela, et que j'avais absolument besoin, par un aveu, d'obtenir d'une autre bouche ma libération d'un sentiment insupportable, ou même mon pardon, bien que je me fusse hérissé devant l'entremise chrétienne du maître d'école. Mais Judith répondit :

— Il n'en sera rien ! Les reproches de ta conscience sont pour toi un pain tout à fait salutaire, et tu devras toute ta vie y mettre la dent sans que j'y étende le beurre de l'absolution ! Aussi bien, je ne le pourrais pas ; car ce que l'on ne saurait changer, et justement pour cela, on ne doit pas davantage l'oublier, je l'ai assez éprouvé, il me semble ! Du reste, je n'ai malheureusement pas le sentiment que tu me sois devenu répugnant ; que ferions-nous, ici-bas, s'il ne nous fallait pas aimer les hommes tels qu'ils sont ?

Cette singulière déclaration, dans la bouche de Judith, me troubla profondément, et me jeta dans une longue rêverie ; plus j'y réfléchissais, plus je me persuadais que Judith avait touché juste, et j'en arrivai à cette conclusion, et en même temps à cette résolution, de ne plus jamais perdre le sentiment de l'injustice commise, et de l'entretenir toujours dans toute sa fraîcheur ; cela me parut le seul apaisement possible.

Il est merveilleux que les hommes se figurent toujours qu'ils ne pourront oublier les grandes bêtises qu'ils ont faites ; ils se frappent le front en se les rappelant et ne s'en cachent point, pour témoigner qu'ils sont devenus plus sages. Mais quant aux injustices qu'ils ont commises, ils se représentent volontiers qu'ils pourront peu à peu les oublier ; or il n'en est rien, quand il n'y aurait que cette seule raison que l'injustice est proche parente de la bêtise et à peu près de même nature qu'elle. Oui, pensai-je, impardonnables sont mes sottises et mon injustice ne le sera pas moins ! Ce que j'ai fait à Roemer, je ne l'oublierai plus désormais, et, si je suis immortel, je l'emporterai dans l'immortalité, car cela appartient à ma personne, à mon histoire, à mon être, sinon cela ne serait jamais arrivé ! Mon unique soin, à l'avenir, sera de me mon-

trer toujours juste, afin que mon existence demeure supportable !

Je sautai sur mes pieds et fis part à Judith de ce raisonnement et de cette application de ses simples paroles; il me semblait, en effet, que c'était un événement important que de se condamner ainsi à ne jamais oublier une mauvaise action. Judith m'attira à elle, et me dit à l'oreille :

— Oui, il en sera ainsi ; tu es un adulte, maintenant, et, dans cette affaire, tu as perdu ta virginité morale ! Désormais, prends garde, jeune homme, de ne pas continuer dans cette voie !

L'expression drôlatique dont elle se servit me mit encore la chose dans une lumière nouvelle et risiblement crue ; j'en conçus un vif dépit et me déclarai un maître fou, un freluquet et un pantin boursouflé, pour avoir si aveuglément donné dans le panneau. Judith éclata de rire et s'écria :

— Songes-y bien, toutes les fois qu'on croit être le plus malin, on paraît aussi le plus aisément sous la figure d'une bourrique !

— Il ne te convient pas de rire, répliquai-je avec humeur ; tout à l'heure, en venant, je t'ai fait tort à toi aussi ; j'ai craint que tu n'eusses chez toi un homme !

Elle me donna aussitôt un soufflet, mais, comme il me parut plutôt de plaisir que de colère.

— Tu es un impudent garnement ! dit-elle ; et tu crois qu'il te suffit de m'avouer tes honteuses pensées pour en être absous ! Sans doute, il n'y a que les gens bornés et bouchés qui ne veulent jamais rien reconnaître ; mais les autres ne réparent pas tout par leurs aveux ! Pour ta punition, tu vas vider les lieux immédiatement, et tâcher de rentrer chez toi ! Tu pourras te remontrer dans la nuit prochaine !

Je me rendis donc, toutes les fois que c'était possible, chez elle la nuit. Elle passait habituellement la journée seule et solitaire, tandis que je faisais de longues randonnées pour dessiner, ou bien me forçais à rester, silencieux et grave, dans la maison de l'instituteur, comme dans une école de la souffrance. Nous avions fort à bavarder, durant ces nuits, et, souvent, restions assis des heures à la fenêtre ouverte, devant l'éclat du ciel nocturne sur le monde estival. Ou bien encore nous la fermions, tirions les jalousies, et nous

nous asseyions à la table pour lire ensemble. Je lui avais laissé en automne, sur sa demande, une traduction allemande du *Roland furieux,* que je ne connaissais pas encore bien ; Judith y avait lu souvent, pendant l'hiver, et me vantait maintenant ce livre comme le plus beau du monde. Judith ne doutait plus de la mort prochaine d'Anna et me le disait sans détours, bien que je ne voulusse pas y croire ; à cause de cette appréhension, et des nouvelles que je rapportais sur l'état de la malade, nous donnâmes dans une humeur sombre et mélancolique, chacun à sa façon ; mais quand nous lisions l'Arioste, nous oubliions tous nos chagrins, et plongions dans un monde de fraîcheur et de lumière. Judith avait d'abord pris ce livre, à la manière du bon peuple, comme un imprimé, tel quel, sans s'occuper de son origine et de sa signification ; mais quand nous y lûmes ensemble, elle voulut le connaître mieux, et je dus lui donner, tant bien que mal, une idée de la formation et de l'importance d'un pareil ouvrage, du dessein et des intentions conscientes du poète, et je lui racontai tout ce que je savais de l'Arioste. Elle n'en fut que plus réjouie, le proclama un homme sage et avisé, et lut les chants avec un double plaisir, du moment qu'elle eut appris que ces histoires alternées, si pures et si profondes de sens, dérivaient d'une intention claire, d'une volonté, d'une activité créatrice et constructrice, d'une intuition et d'un savoir, qui, dans leur nouveauté, lui paraissaient comme une étoile resplendissant au milieu d'une nuit obscure. Quand ces créatures illuminées de beauté passaient sans trêve devant nous, d'illusion en illusion, se poursuivant et se recherchant avec passion, que toujours l'une disparaissait aux yeux de l'autre au moment où une troisième surgissait, ou quand, en peu d'instants, elles se trouvaient punies et plongées dans l'affliction, et laissaient reposer leur passion ou plutôt semblaient s'y enfoncer plus profondément, durant leur halte au bord d'eaux claires, sous des arbres merveilleux, Judith s'écriait :

— Oh ! l'homme avisé ! Oui, c'est ainsi qu'il en va ; tels sont les hommes et leur vie, c'est comme cela que nous sommes, nous autres fous !

Je ne m'en croyais que davantage le jouet d'une illusion poétique, en me voyant à côté d'une femme, qui, tout comme ces créatures fabuleuses, paraissait

arrêtée et fixée dans le plein épanouissement de sa force et de sa beauté, pour exciter sans trêve la passion des paladins errants. Chacun des traits de sa stature portait l'empreinte de la fermeté et d'une victorieuse assurance, et les plis de ses robes simples étaient toujours si nobles et majestueux, qu'on croyait deviner à travers, lorsqu'elle était agitée, des chaînes d'or ou des pièces d'une brillante armure. Mais quand le luxuriant poème dépouillait ses femmes de leurs parures et de leurs vêtements, exposant leur nue beauté dans un péril déclaré ou dans une position volontairement séductrice, cependant que je ne me voyais séparé que par un fil de la plus radieuse réalité, je ne doutais plus que je ne fusse un héros insensé de roman, et le jouet d'un poète lascif. Non seulement le sentiment platonique des égards et de la fidélité que je devais à ce lit de douleurs, environné de prières chrétiennes, d'une délicate créature, mais encore la crainte d'être trahi par les rêves morbides d'Anna, réprimaient le désir de mes sens, tandis que Judith se dominait par égard pour Anna et pour moi, et par le besoin qu'elle avait de vivre encore quelque temps dans ce monde séduisant et platonique de la jeunesse. Nos mains se rapprochaient souvent, involontairement, des épaules ou des hanches l'un de l'autre, tentées de les enlacer, mais, à mi-chemin, elles s'arrêtaient, flottant dans l'air, irrésolues pour finir par caresser des joues, d'un geste hésitant et vite interrompu ; ainsi, nous ressemblions assez sottement à deux jeunes chats qui allongent leurs pattes l'un vers l'autre, secoués de frissons électriques, et incertains s'ils vont jouer ou s'entredéchirer.

GOTTFRIED KELLER.

(Traduction de J.-P. Zimmermann.)

Chroniques

LAWRENCIANA

On ne peut guère dire que les traducteurs de Lawrence aient mis beaucoup de circonspection à choisir ce qu'ils offraient au public français. Nous avons eu en 1932 une liste généreuse qui témoigne plus de leur ardeur que de leur souci de logique. Après le grand coup de l'*Amant de Lady Chatterley*, on a voulu aller vite et rattraper le retard. Il est permis de se demander si la traduction de cet ouvrage a bien servi la cause de Lawrence. C'est à ce roman qu'on va rattachant l'œuvre tout entière du grand écrivain, alors que c'est le dernier d'une évolution de vingt ans qu'il aurait fallu connaître avant de porter sur lui un jugement même provisoire. Sans doute le temps se chargera de remettre chaque chose à sa place, pour ne pas dire chacun. Pour l'instant, il suffit d'accepter ce qu'on nous donne, mais il est peut-être bon de situer rapidement les traductions de l'année écoulée.

Défense de Lady Chatterley (1), *Amants et Fils* (2), *La Femme et la Bête* (3), *Fantaisie de l'Inconscient* (4), et enfin *Femmes Amoureuses* (5). Ouvrages fort dissemblables, appartenant à des périodes différentes, et qu'il ne faut pas mettre dans le même sac. Deux grands romans, une nouvelle, une préface, un essai.

La *Défense* est la préface écrite en 1929 pour l'édition parisienne de *Lady Chatterley's Lover* que Lawrence s'était décidé à publier pour confondre les contrefacteurs de ce roman, qui pullulaient, en particulier aux Etats-Unis. *Lady Chatterley's Lover* n'était pas, à l'origine, destiné au grand public. Mais puisque les circonstances exigeaient maintenant qu'on s'adressât à lui, et que la hardiesse de certaines pages pouvait être (et a

(1) *N. R. F.*
(2) *Rédier, édit.*
(3) *Les éditions du siècle.*
(4) *Stock.*
(5) *N. R. F.*

été) interprétée dans un sens dangereusement erroné, Lawrence a senti la nécessité de s'expliquer ouvertement sur ses intentions. Aussi bien, il ne détestait pas ce faire. Ses lettres sont pleines de véhémentes justifications, car nul plus que lui, en dépit des apparences de mépris ou d'indifférence qu'il affecte à l'égard des déformateurs de sa pensée, n'a souffert d'être incompris. Non qu'il n'y mît quelque sentiment d'orgueil ou de vanité d'artiste trahi, mais il était si sûr de la valeur de son message qu'il ne pouvait supporter qu'on en offrît une image fausse. Il y a en lui non du prophète, mais du réformateur social. Il enrage qu'on ne le comprenne pas, mais jamais ne se décourage. Il disserte, il polémique, il s'explique éperdument. Et cela n'exclut pas l'humour, mais humour cruel, car il se venge aussi et cherche à détruire toutes les formes desséchantes de la vie sociale et de la conscience dite moderne qui sont un obstacle à l'avènement des vérités qui seules, selon lui, peuvent encore sauver le monde contemporain de la catastrophe. Que les Anglais ne le renient pas. Il aime son pays jusqu'à la haine de l'amant déçu. Il aime la pureté de la vie jusqu'au désespoir. Mais il ne recherche pas l'outrance pour l'outrance, ni le scandale pour le scandale. C'est la pire injure qu'on puisse lui faire que de le lui reprocher. Alors éclate sa mauvaise humeur, sa rage l'emporte au-delà des limites du raisonnement. Il devient féroce comme dans certains poèmes de *Pansies* ou *Nettles*, et se laisse aller au mysticisme un peu primitif (d'aucuns, à tort ont dit primaire) de la *Défense* ou de *Fantaisie de l'Inconscient*

Ce dernier essai date de 1922. Il fait suite à un traité plus court et plus dense, *La Psychanalyse et l'Inconscient* (1921), où Lawrence précise sa conception de l'inconscient. Rien de commun avec la psychologie freudienne, si ce n'est une similitude de termes. Il y a même antagonisme. Freud est un médecin qui opère dans le domaine psychologique. Il explore le subconscient, parce qu'il a découvert que, dans la vie psychologique ignorée, prennent racine les névroses, dont il veut démonter le mécanisme pour les guérir. Il cherche le rouage secret qui s'étant arrêté de tourner, a, par là même, perturbé le fonctionnement normal de la machine. Il suffit d'ôter le grain qui s'est mis entre les dents de la roue pour que toutes les autres reprennent leur marche. Le grain, c'est le complexe qui s'insère dans le mécanisme par le jeu de l'inhibition. En somme, une théorie *mécanistique* sans égard pour les redoutables conséquences morales ou métaphysiques qu'elle entraîne, qui n'explique nullement la *nature* des rouages qu'elle prétend explorer et n'a d'autre ambition que la technique de l'ouvrier horloger

par exemple, lequel ouvre le boitier opaque de la montre pour porter remède aux mouvements désordonnés des aiguilles sur le cadran. Pour Lawrence, au contraire, l'inconscient doit être déterminé d'une façon plus précise, non par la description (résultat d'une investigation conduite par la raison, démarche scientifique qui dissèque le réel sans en saisir la substance) mais par... il faut bien dire l'*intuition*. Nous voici aussitôt dans une atmosphère métaphysique où tous les jeux sont permis. L'inconscient n'est pas une « cave » obscure où gît, lové sur lui-même, le répugnant (pour la conscience sociale) complexe d'Œdipe, mais bien la source originelle de toute individualité. « Par « inconscient » nous désirons indiquer cette manière d'être essentielle et unique de chaque individu, qui est, par sa nature même, inanalysable, indéfinissable, et impensable (1). On ne peut pas le *concevoir*, on peut seulement le *sentir*... » (2) Il s'agit donc de l'âme elle-même, à condition de purifier le mot de la gangue idéaliste dont on l'a encrouté. Cet inconscient, on le connait, non par l'analyse, mais par « l'expérience directe », en d'autres termes, par l'intuition. On l'appréhende, non par la raison, non pour l'expliquer, mais par la connaissance immédiate, mais pour le connaître — car *on ne peut pas* ne pas en prendre conscience, pas plus qu'on ne peut refuser de prendre conscience du soleil. Or, cet inconscient lawrencien, fond vivant, matière essentielle et mouvante de toute créature, aspire à se réaliser une fois créé, détaché de la matrice maternelle en tant qu'individu. Et c'est le grand drame de la vie qu'il ne peut pas se réaliser dans l'isolement. Il contracte des habitudes et subit des inter-actions qui sont les grandes lois de l'univers. Du plan métaphysique, nous voici sur le plan éthique, car ce sont ces rapports qu'il appartient à l'homme de régler, suivant la nature même des créatures les subissant. Et le caractère sacré de tout individu ainsi défini, le droit imprescriptible qu'il a de parfaire sa destinée suivant les lois divines de sa constitution une fois reconnu, amènent à leur suite la répudiation définitive d'une morale de refoulements et d'inhibitions cruels, sacrilèges même, inventée par la raison mécanique qui a transposé dans le domaine moral la souveraineté à bon droit (et encore!) ac-

---

(1) *Impensable*, c'est-à-dire irréductible en formules, en mots — quelque chose d'analogue à la *vie*, que nulle analyse chimique ne peut abstraire, comme nulle synthèse reconstituer. Lawrence est farouchement anti-intellectualiste. Il est curieux qu'il n'ait pas aimé Bergson. L'inconscient de Lawrence n'est guère, sur le plan individuel, que *l'élan vital bergsonien*. Tout ceci demanderait un plus long commentaire.

(2) *Psycho-Analysis and the unconscions*, p. 41.

quise dans l'univers matériel. A côté d'une science *objective*, Lawrence entrevoit donc à la fois une science et une morale *subjectives* dont l'expression ne s'élève guère, il est vrai, au-dessus du balbutiement (1), mais dont il reste convaincu qu'il est essentiel pour l'homme de retrouver les grandes lois.

Telle est, à mon sens, la portée considérable de *La Psychanalyse et l'Inconscient* (non traduit) et de *Fantaisie de l'Inconscient*. Je n'entreprendrai pas de décrire maintenant ce dernier ouvrage. Mais il est évident qu'on ne peut le comprendre si on ne le prend pas de ce biais. Qu'il contienne des puérilités au regard des philosophes de métier, c'est indiscutable. Il est aussi une tentative courageuse de restaurer un ordre perdu, d'orienter les recherches vers une science ésotérique qui s'est émiettée au cours des âges et qui possédait peut-être mieux que notre science objective moderne, « science du monde mort », « qui se limite à la connaissance des phénomènes », les grands secrets de l'univers. Il y a là des traces d'un mysticisme qui apparente Lawrence aux prêtres des religions primitives, comme aux alchimistes ou astrologues du Moyen Age (2).

Cette tournure d'esprit lui rendit facile l'acclimatation aux cosmogonies et aux religions mexicaines. On se souvient du *Serpent à plumes*, qui enthousiasma bon nombre de lecteurs. Ce n'est rien d'autre que la mise en œuvre romanesque d'un désir longtemps caressé par Lawrence de retrouver les sources pures de l'être et des lois essentielles qui doivent le régir dans le monde. Le vieux sol mexicain, si plein de vestiges mystérieux, exerça sur lui ses sortilèges, et c'est à cette période qu'appartient *St Mawr*, en français *La Femme et la Bête* (1925). Ici, la sombre divinité ne s'est pas encore incarnée, comme Huitzilopochtli ou Quetzalcoalt, en un homme, mais c'est un cheval, St Mawr, qui porte le poids du symbole. La nouvelle est bien construite, parfaitement équilibrée, et, sans aucun doute, touche de plus près à la perfection que *The Plumed Serpent*. Il y a des scènes et des pages admirables comme celle de l'accident, fatal à Rico, ou la fuite de Mrs Witt avec Lewis, ou encore l'étrange exil de Lou dans les montagnes mexicaines vers le ranch de Las Chivas, tout offerte à « l'esprit sauvage » qui la réclame, qui la sauvera d'elle-même et de la médiocrité. Une marche vers la magie et la totale réalisation de soi, celle que dût connaître Mabel Dodge Luhan (qui attira Lawrence au

---

(1) Du moins pour la science.

(2) Voir : *D.H. Lawrence and the body mystical, by Frédérick Carter* (*Denis Archer, London,* 55).

Mexique) (1), celle qui conduira l'héroïne de *The Woman who rode away* (2) au sacrifice ultime dans un délire extatique, à la fin d'une nouvelle encore plus brève et plus ramassée, qui est une des plus étonnantes réussites de Lawrence. C'est dans des récits de cet ordre que l'artiste triomphe, mieux que dans les grands romans touffus, quoique non moins significatifs, que sont *Amants et Fils* et *Femmes Amoureuses*.

C'est avec *Amants et Fils* (1913) que commence la série des œuvres majeures. Lawrence n'a encore écrit que *The White Peacock* (1911) et *The Trespasser* (1912). Dès qu'il mentionne *Sons and Lovers* dans sa correspondance, il en parle comme d'un nouveau départ. Il y travaille trois ans, le récrivant d'un bout à l'autre plusieurs fois. Et voici comment lui-même le comprend :

« *Je vous dis que le roman ne manque pas de forme — de forme : ne l'ai-je pas écrit patiemment, de ma sueur comme de mon sang ? Il suit cette idée : une femme de bonne éducation et raffinée se déclasse, et sa vie ne lui apporte aucun satisfaction. Elle a aimé passionnément son mari, et les enfants sont nés de cet amour : aussi ont-ils une vitalité peu commune. Mais comme ses fils grandissent, elle se tourne vers eux et leur demande de l'aimer, d'abord l'aîné, puis le second. Ces fils sont poussés à la vie par cet amour réciproque de leur mère, poussés toujours plus avant.*

Mais lorsqu'ils atteignent l'âge d'homme, ils ne peuvent aimer, parce que leur mère est la grande force de leur vie et les tient en son pouvoir. C'est un peu comme Gœthe et sa mère et Frau von Stein et Christiana. Dès que les jeunes gens se rapprochent des femmes, une brèche s'ouvre. William donne son sexe à une coquette insignifiante, et sa mère garde son âme. Mais la brèche le tue, parce qu'il ne sait pas où il en est. Le cadet trouve une femme qui lutte pour la possession de son âme — lutte contre sa mère. Le fils aime sa mère — tous les fils haïssent le père et sont jaloux de lui. La bataille se livre entre la mère et la jeune fille, avec le fils comme enjeu. Peu à peu, la mère est la plus forte, à cause des liens du sang. Le fils décide de laisser son âme entre les mains de sa mère, et, comme son aîné, il cherche la passion. Il la trouve. Alors la brèche com-

---

(1) Voir : *Lorenzo in Taos by Mabel Dodge Luhan.*

(2) Cf. *D.H. Lawrence par F.R. Leavis:* « Most marvellous of all, perhaps, are things like... *the Woman who rode away.* It has the air of starting in the common world, but it achieves a transmutation of ordinary reality so complete and intense that we have to go to such poetry as *The Ancient Mariner* for parallels ». (p. 33).

mence à s'entrouvrir de nouveau. Mais, presque inconsciemment la mère se rend compte de la situation et sa vie commence à décliner. Le fils rejette sa maîtresse et soigne sa mère mourante. A la fin, il reste dépouillé de tout, et c'est la dérive vers la mort.

C'est un grand drame, et je vous assure que j'ai écrit un grand livre. » (1)

Il n'y aurait pas grand chose à ajouter à cette analyse schématique et rigoureuse — sinon que c'est en raccourci l'histoire même de Lawrence. Les biographes futurs y trouveront ample matière à commentaire. Sauf deux ou trois incidents — et en particulier, je crois, l'épisode de Clara — tout y est authentique à peine transposé. Paul Morel, c'est bien Lawrence lui-même, et Miriam vit encore. Mais ce qui est encore plus important pour le critique et le lecteur, c'est moins la vérité ou la vraisemblance des faits, que celle des sentiments. Il y a dans ce livre le drame le plus émouvant de l'adolescence, non pas échafaudé sur des théories freudiennes (Middleton Murry lui-même reconnait que Lawrence n'avait pas lu Freud quand il l'a écrit) mais tiré de la substance même de la vie. Paul Morel n'est pas jaloux de son père; il le méprise et le déteste parce que ses habitudes, sa manière d'être, sa présence, sont une perpétuelle humiliation, un inévitable avilissement pour sa mère. Lawrence rejette la promiscuité, le contact, lorsque l'esprit fait des réserves ou en impose au compagnon. L'un est alors victime, parce que l'autre est hypocrite ou tyrannique. Le spectacle de la déchéance progressive du père qui entraine fatalement un abaissement, une impuissance parallèle de la mère, est insupportable à ses yeux. Que l'on pense à Hamlet, où le problème est encore plus aigu parce que la mère prend sa part inconsciente de complicité. Paul Morel aime sa mère jusqu'à souffrir dans sa chair, jusqu'à être incapable d'aimer ailleurs. Les liens ainsi noués seront durs à briser. L'amant virtuel assume inconsciemment le rôle de paladin, champion d'une pureté impossible, à chaque instant battue en brèche. Le livre est douloureux, parfois insupportable à lire. Il est gauche aussi et son réalisme fait mal. Il est curieux de penser que la critique anglaise a préféré cette technique élémentaire (l'évolution psychologique y procède par lentes étapes, étalées dans le temps, avec minutie, sans véritable construction dramatique) à celle de *Women in Love*, où Lawrence est en pleine possession de sa forme et de son génie.

Femmes Amoureuses est sans doute le plus grand de ses romans. Lawrence l'écrivit un an après *The Rainbow*, en pleine

---

(1) *The Letters of D.H. Lawrence*, p. 76. Lettre du 14-11-1912, à Edward Garnett.

guerre, sans espoir de la faire imprimer de sitôt, puisque le précédent roman venait d'être condamné par la censure et toute l'édition confisquée (1). *The Rainbow* contient l'histoire de la famille Brangwen. Trois générations sont ainsi étudiées, avec un soin d'exactitude et de vérité qui charge le roman d'anecdotes et d'analyses, non sans qu'un pas plus avant soit fait dans la connaissance des personnages. L'intérêt culmine sur le couple Anna-Will, puis passe à leur descendance, et Lawrence y choisit les deux sœurs, Ursule et Gudrun comme le terme de l'évolution. Les deux ouvrages sont les deux tomes d'un même volume, et, naturellement, c'est le second qu'on nous traduit le premier. Certes, *Women in Love* forme un tout, et se suffit. Mais il faut embrasser la matière des deux romans pour comprendre l'intérêt tout particulier qu'offrent les destinées d'Ursule et de Gudrun, deux rameaux divergents poussés sur une même souche, dont les racines profondes, dans la terre anglaise et dans le passé, portent déjà les éléments de leurs personnalités futures. C'est, au fond, l'histoire en raccourci de l'éveil de la conscience moderne chez la femme bien plutôt que chez l'homme (les deux hommes du roman, Gerald et Birkin — celui-ci Lawrence — sont *donnés* immédiatement tels qu'ils sont, et non *évolués* au cours du récit), ce qui signifie, aux yeux de Lawrence, prise en charge progressive, avec une croissante lucidité, de la dignité de la vie, pour les fins supérieures de la réalisation de soi. Toute instinctive et brumeuse, à l'origine de la famille Brangwen, cette connaissance de soi reste fragmentaire et incohérente. Elle est cependant source d'apaisement et de conflits obscurs tour à tour. Les premiers Brangwen sont épais, tout d'une pièce, avec quelque chose d'élémentaire et d'animal. Ils n'arrivent pas à l'expression. Mais Ursule et Gudrun s'épanouissent, conquièrent leur liberté, et c'est cette lutte qui nous est contée. Ursule triomphe, atteint l'équilibre et la plénitude, parce qu'elle est plus lucide que sa sœur, et surtout parce qu'elle rencontre Birkin. Gudrun sème le désastre, mais la faute en est à Gérald. Les raisons de la réussite et de l'échec seraient plus longues à analyser. On n'a voulu ici qu'indiquer le thème essentiel d'un roman qui en comporte beaucoup d'autres. C'est le plus plein, le plus riche de tous ceux que Lawrence a jamais écrits. Il contient les germes de tout son développement futur, l'épitome de sa morale, les réponses les plus claires de sa philosophie. Œuvre capitale, qui appelle une plus longue méditation.

---

(1) *The Rainbow*, fut publié en Sept. 1915 et presque aussitôt saisi. *Women in Love*, écrit en 1916, ne verra le jour qu'en Nov. 1920.

Rien à dire pour conclure, sinon que Lawrence peu à peu prend sa place, fenêtre après fenêtre s'ouvre, peu importe maintenant dans quel ordre, puisque, un jour, tout l'édifice sera illuminé, les perspectives dévoilées, le somptueux trésor de l'intérieur à la portée de tous les yeux. Comme par le passé, les *Cahiers du Sud* ne cesseront d'être attentifs à chaque révélation, scrupuleusement.

Henri FLUCHÈRE.

TOLEDE ET LE GRECO

Une inhumaine contradiction, voilà la grande, l'unique saveur de Tolède, les raisons sensibles de sa force et de son rayonnement. Peu de villes éveillent un sentiment aussi fort de bien-être, de vie simple et aisée à cause d'une cordialité immédiate, d'un accueil facile et souriant. Et cependant, nulle autre, tout à coup, ne dépayse autant celui qui s'enfonce dans la nuit de ses rues et ne le rejette avec autant de préméditation en dehors de toute emprise matérielle. On est à Tolède et l'on n'est nulle part.

Ce contraste invraisemblable, s'il existe à l'état latent dans la ville elle-même, on le mesure à sa valeur exacte, on le découvre à l'état de synthèse dans la maison que le Greco habita, sur la promenade du Transito, non loin de la merveilleuse synagogue et dont le jardin surplombe le ravin du Tage enjambé par l'arche immense du pont de l'Alcansarà et tourne le dos aux flamboyantes blancheurs de San Juan de Cos Reyes.

Il est beau, il est bien que ce soit dans cette maison mémorable que Tolède tout entière s'abandonne et se laisse, captive, admirer, aimer, caresser...

Quiétude et fraîcheur de ces murs de briques, délices du jardin et de sa terrasse aux piliers de bois d'où s'écroulent d'abondants volubilis, amitié de toutes ces vasques, du petit ruisseau canalisé, des allées bien nettes, des pots de géraniums et de toute une verdure folle de soleil et d'elle-même qui recouvre et envahit tout ! Douceur de tout cela ! Et la maison, et la cuisine avec sa grande cheminée, sa candeur domestique, bourgeoise, et l'escalier de bois, et la galerie et la vaste et claire pièce qui servait au peintre d'atelier... On touche ici au cœur d'une vie apaisée.

Mais est-il permis de s'égarer longtemps dans une semblable béatitude lorsque, à chaque pas, dans cette maison sonore, le souvenir du Crétois frémit, s'agite, ombre, fantôme ? Le char-

me et la paix du décor semblent créés à dessein pour amplifier le rayonnement de celui qui, trente ans durant, respira l'air subtil d'une ville qu'il élut entre cent autres pour concevoir et réaliser la pire des tragédies picturales. On n'épilogue plus sur les motifs qui exilèrent cet homme pour le conduire, un jour, à Tolède, et sans doute, est-il préférable de relever dans le choix qu'il fit de cette Espagne intégrale le fait d'une fatalité miraculeuse, la réponse à un appel profond, ténébreux, invincible...

Tolède sans le Greco, le Greco sans Tolède, on n'imagine point cette gageure. C'est plus et mieux qu'un échange qui existe dans cette ville et cet homme : c'est un pacte. Le climat tolédan — ce mélange ailleurs disparate de réalisme et de mysticisme — le Greco l'a dès le premier jour fait sien. D'un coup de pinceau, d'une tache de couleur, il nous le transmet et notre rêverie plonge aussitôt dans ses vertus les plus brûlantes.

De quel amour n'a-t-il pas entouré cette ville ? Dans le musée voisin, il convient de méditer ce Plan de Tolède, de détailler ce paysage ardent, condensé, d'où toute imagination paraît exclue et dans lequel ne subsiste que la poésie du ciel et des pierres. Voici l'acte d'amour du Greco, le gage de sa foi, son serment de fidélité. Les anges qui planent au-dessus de la ville (mais les anges du Greco sont-ce bien des anges ?), c'est là seule fantaisie qu'il se soit accordée, si l'on excepte la liberté qu'il a prise de placer sur un nuage, au premier plan, l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste. Mais peut-être est-il permis d'interpréter la danse vertigineuse des anges comme l'éclatement d'une âme qui ne pouvait jamais se contenir.

Tolède, chez le Greco, perd toute apparence humaine: cette ville n'est plus une ville dès qu'il en esquisse un bref panorama derrière l'immense San Bernardino, par exemple, cu bien au bas de la fulgurante *Assomption de la Sainte Vierge*. Elle fait corps avec la toile, participe à son éclairage, à son destin intérieur. Elle devient tout ensemble son élément spirituel, son assise terrestre. Et même lorsqu'il évite de faire directement appel à son pittoresque extérieur, on devine partout son ossature, sa « cérébralité » permanente. Ainsi fit-il pour ses Apôtres. Un à un, il faut contempler ces visages, ces mains, ces manteaux — le visage de Santiago, les mains — ces mains « ailées » — de San Pablo ou de San Juan, le manteau du Sauveur. Et le même jour, au crépuscule, il faut se rendre sur la promenade du Miradero et contempler les rouges collines de l'Arrabal, avec leurs replis, leurs pentes, leurs ondulations, leurs sursauts. Ici, on ne peut plus nier l'évidence: il y a eu transmutation. Les

caprices du sol ont servi de charpente à tous ces visages et ces derniers, comme un filigrane, portent en eux le relief et le squelette du roc.

On ne saurait dès lors errer dans Tolède sans être à tout instant hanté par cet homme dont la trace profonde est partout. Au dépaysement des premières minutes, fait bientôt place une inquiétude plus précise: Tolède palpable, visible, en dépit de son charme doit faire place à une autre, celle que cet homme voyait et touchait et dont toutes ses toiles ramènent jusqu'à nous l'existence éperdue.

Avec le Greco, devant toutes ses peintures, que ce soit *L'Enterrement du Comte d'Orgaz* ou l'*Assomption de la Sainte Vierge*, que ce soit encore telle *Résurrection* ou telle *Pentecôte*, nous assistons au plus riche et au plus fou des spectacles: la projection exaspérée, sublimisée d'une idée qui est la synthèse même d'une race et d'une époque, du drame qui se joua, il y a quatre siècles en Espagne, avec la complicité de Cervantès, de Sainte Thérèse et du Crétois. Aucun autre peintre ne nous lègue semblable exemple. Celui-ci, venu d'une terre harmonieuse, par le jeu d'un contraste violent, découvre aussitôt le mystère des âmes qui le frôlent. Ce mystère l'envoûte et il ne peut plus s'en délivrer. Mais il le comprend, le pénètre et déjà l'explique, lui prête sa frénésie et, d'une palette volontairement et de plus en plus appauvrie, nous le rend intelligible et tout près de notre cœur.

Qu'une toile du Greco soit avant tout de la peinture, et une peinture de qualité sans exemple, sans doute. Toute la littérature qu'elle a suscitée n'ajoute rien à sa vertu originelle et cependant nulle autre n'attire davantage les commentaires extrapicturaux, les interprétations de toute nature. C'est que, dans cette peinture même, dans le choix des couleurs dont elle est faite, dans le dessin nerveux qui la charpente, il y a autre chose que de la douceur et du dessin. Il y a la pensée tendue, exacerbée, dépouillée jusqu'au dénument d'un homme qui subissait l'emprise de son temps et ne s'en dégageait qu'en fixant sur la toile ces trop grands corps ravagés, ces trop longues figures douloureuses. Ces déformations elles-mêmes, représentation d'une réalité plus vraie que la réalité, ce serait les calomnier que d'y voir la moindre coquetterie, la moindre recherche. Elles sont chez le Greco une exigence venue du plus lointain abîme: celui du cœur et de l'esprit qui ne pouvaient, chez lui, se plier aux superficielles obligations du bon sens.

Ce cœur, cet esprit peuvent contrarier notre goût de l'ordre et de l'équilibre. A détailler, par exemple, l'*Assomption de la*

Sainte Vierge, on recule d'effroi : il n'est pas un personnage de ce vaste tableau qui ne soit sujet à caution, à commencer par la Vierge elle-même dont le corps est un défi à la simple logique. Mais qu'on s'éloigne de quelques pas, que le regard tente d'embrasser d'un seul coup ce haut rectangle, et tout aussitôt s'organise, se dégage, sort de terre pour emplir les yeux d'une inconcevable vision, déborder la logique, éveiller en nous les mouvements les plus désordonnés. Cette exaltation que le Greco provoque chez tous ceux qui l'approchent, il fallait donc qu'elle fut son aliment quotidien, la substance même de son génie, pour qu'il l'ait à ce point étalée et dramatisée. Cela ne saurait faire aucun doute puisque nous la retrouvons intacte aujourd'hui et que nous la ressentons.

Admirable fatalité, miraculeuse coïncidence : l'impériale Tolède exige justement de nous un état de constant lyrisme; sans doute, le moindre paysage y pourvoirait. Mais le Greco survient qui amplifie à l'extrême l'usage de tous nos sens et de toutes nos facultés intérieures, qui accorde à notre âme le privilège de s'expatrier afin qu'elle respire jusqu'à la suffocation, les parfums secrets de Tolède.

Louis EMIÉ.

LES LIVRES

L'ADIEU, par *Georges Friedmann*. (N. R. F.)

Jacques Aron a perdu son père. Peu à peu il s'affranchit des contraintes familiales, renonce à sa carrière d'ingénieur avant la fin des écrits de Centrale. Tout le déçoit: il consacre son activité à un mouvement pacifiste mais constate bien vite que le conflit des intérêts individuels et égoïstes retire la vie à toute initiative, si généreuse soit-elle, qui ne déborde pas les cadres actuels. Que valent ses amis? Les femmes ne lui apportent même pas la distraction nécessaire. Un jeune homme se présente à lui, en qui il pressent une force inconnue. Celui-ci l'entraîne en Italie, tente de lui apprendre à vivre d'une façon gratuite, en spectateur, à l'école de certains maîtres. Mais la vie n'est pas de ce côté. Il lui reste encore, pour ne pas être seul, à prendre une pleine conscience de ce qu'il y a de meilleur dans les hommes.

Il y a toujours eu beaucoup de livres sur la jeunesse, parce qu'il y a beaucoup de jeunes gens qui écrivent et qu'il ne leur est guère possible d'être objectifs. S'ils le pouvaient, du reste, consentiraient-ils à ne pas donner à leurs hésitations, à leur inquiétude le premier rang parmi les grands problèmes? Ces *crises*

de croissance ont toujours existé à des degrés divers. Que l'on songe aux premiers romans de M. Mauriac, à ces évasions timides hors de la morale traditionnelle, à ces molles rêveries au goût de péché mortel. Mais après cette prolongation de l'âge ingrat et l'heureuse coupure du service militaire, le jeune homme retourne bien vite à la carrière à laquelle le destinaient des examens de droit passés malgré tout: le temps des révoltes plus ou moins audacieuses est achevé: on vote pour les modérés et l'on relit Edmond Rostand. Cet embourgeoisement est une fuite, mais la vie « libre » que mène le héros du *Scandale* de M. Bost n'est pas moins factice. Depuis la guerre, ce *mal de la jeunesse* a gagné en portée et en intensité. Le Gilbert Villars de M. Arland doit mourir pour que tout puisse rentrer dans « l'ordre ». Les surréalistes poussent la négation à un point tel que le problème de la vie ne peut recevoir de réponse: la pleine logique du système conduit alors implacablement au suicide.

Jacques Aron ne se suicidera pas. Nous serions très surpris si un prochain volume ne nous le montrait s'épanouissant au sein de la révolution communiste. On hésite toujours à parler en ces matières d'autobiographie et nous ne songeons pas à prêter à M. Friedmann les aventures de Jacques Aron. Nul doute cependant que l'auteur ne fasse grandement profiter son héros de sa propre expérience.

Combien des adeptes du communisme lui sont ils acquis par la lecture de Marx? Nous ne parlons pas seulement de l'homme de la rue. L'adhésion des surréalistes trahissait Marx aussi bien qu'eux-mêmes. Que dire de la conversion plus récente de M. Gide ? Le personnage de Walter Molde a été conçu par M. Friedmann bien avant que parussent les *Pages de Journal*. Mais cette conversion parait à M. Friedmann un évènement si important qu'il en inscrit une des manifestations en tête de son roman. Qui donc disait : si l'on retrouvait, devenu vieux, l'intransigeance de la jeunesse, ce dont on s'indignerait c'est de ce que l'on est devenu. L'attitude de M. Gide, quoique révolutionnaire, doit décevoir ceux qui croyaient le plus légitimement l'admirer. Une telle adhésion est aussi une fuite. Certes, nous ne le dirons pas de M. Friedmann. Nous apprécions en effet plus que personne, sa culture philosophique et la fermeté d'esprit qui lui ont certainement fait un devoir et permis à la fois d'aborder le communisme par le côté doctrinal. Mais cette conviction rationnellement acquise par M. Friedmann fait un peu l'effet pour Jacques Aron de traditions ancestrales! Toute question doit avoir une réponse dans la personne de celui à qui elle se pose et aucun choix n'est libre. Jacques Aron montre vrai-

ment dans sa recherche la conscience collective que le communisme doit développer pour vivre. Sa crise est le symptôme de la décadence d'une société; le communisme peut donc bien être pour lui une solution véritable.

Tel est à notre sens le véritable aspect du problème posé par M. Friedmann. *Jacques Aron* n'est pas une étude psychologique mais veut être un document social. Sous cette réserve nous en poursuivrons l'étude avec un immense intérêt sous la direction d'un maître à la fois aussi clairvoyant et aussi convaincu que M. Friedmann.

Pierre MISSAC

LES LOUPS, par *Guy Mazeline* (N. R. F.)

Ce qui nous attache à cette longue et morne histoire, c'est la foi que M. Mazeline a en ses personnages. Car, à condition de ne point pousser cette vérité jusqu'aux frontières du paradoxe, on peut soutenir qu'au fond, il n'y a pas de « sujets de roman », ni de « personnages de roman », mais seulement — surtout, en tout cas — des romanciers : ils ont le don d'animer, d'imposer ce qu'ils touchent. L'auteur des *Loups* est incontestablement un romancier. Et l'on n'en saurait dire autant d'un grand nombre des écrivains qui fabriquent actuellement des romans, voire d'un certain nombre de « romanciers » couronnés par les Goncourt.

Dans les *Loups*, les défauts abondent. D'abord, j'avoue que le sujet m'ennuie, devrait m'ennuyer, veux-je dire. A l'heure actuelle, dans l'atmosphère de notre temps, avec les problèmes qui nous pressent et qui s'offrent à l'artiste, ce sordide drame bourgeois et provincial, qui se déroule assez longtemps avant la guerre, qui piétine et patauge dans le brouillard, ne présente qu'un très mince intérêt — et cela d'autant plus que, comme l'a noté, si j'ai bonne mémoire, M. Edmond Jaloux, la peinture que nous fait M. Mazeline de la société provinciale d'avant-guerre fourmille d'anachronismes et d'inexactitudes de toutes sortes. Et puis, le livre est mal composé, « mal fichu », avec des longueurs inutiles, et surtout de perpétuels retours en arrière qui lui donnent un rythme brisé, cahoteux, que j'ai trouvé très pénible et qui souvent, rompt ce charme qui vous entraînait. C'est lourd, pâteux, souvent très maladroit.

Mais précisément, toutes ces imperfections ne font, dans une grande mesure, que rendre plus flagrant, puisqu'il les a surmontées, le pouvoir essentiel de M. Mazeline, et de tout vrai romancier, qui est de créer de la vie. On peut chicaner tant qu'on voudra sur les détails, cette atmosphère vous obsède, vous

happe, on s'y enlise, et ces personnages existent par eux-mêmes. Ils vivent d'une façon puissante, mystérieuse, indiscutable. Ils sont touchés de cette grâce, ils possèdent cette palpitation qui désarme la critique devant les créations aussi fortes, parfois plus fortes que le vrai, qui apparente les grands romanciers aux grands poètes. Vous n'avez guère de chance de rencontrer des hommes ou des femmes semblables à certains personnages de Dante, de Shakespeare, de Balzac, de Dostoïewski. Ils vivent pourtant d'une façon indéniable, personnelle (car il ne faut pas les confondre avec des « types ») et ils vous sont familiers. Toutes proportions gardées, les Jobourg et leurs satellites sont de cette famille: je veux dire qu'ils appartiennent à cette catégorie de héros de livres qui ne semblent pas imiter la vie, mais qui la possèdent en eux-mêmes, qui ne sont pas « criants de vérité », mais qui sont vrais.

Ce n'est pas faire un mince éloge de ce gros volume plein de faiblesses, que de reconnaître, à travers ses brumes et ses encombrements, cette chose si rare, même dans des œuvres, littérairement, artistiquement, beaucoup plus parfaites : le souffle d'un vrai créateur.

Souhaitons que M. Mazeline discipline un peu mieux sa force. Souhaitons aussi qu'en dépit du pouvoir qu'il a de nous imposer ses créations, il s'attache à des sujets moins désuets et moins stériles. Et nous pourrons attendre beaucoup de lui.

Jean GUYON-CESBRON.

RÉALITÉS FANTASTIQUES, par *Franz Hellens* (Nouvelle Revue Française).

Ce recueil de contes choisis dans la production de Franz Hellens de 1909 à 1929 affirme la supériorité de cet écrivain qui tient à la fois du réaliste et du visionnaire, et s'apparente, littérairement, à des peintres — poètes comme Breughel et Ensor. Curieux alliage de réalisme et de mysticisme, où la vie de chaque jour, prise cependant dans ce qu'elle peut avoir de plus banal se déforme dans une poignante fantasmagorie. Mornes salles de gares « où beaucoup d'hommes ont attendu ce qui ne vient jamais » ; ville chantant dans les cris sonores des marchands ambulants, s'exprimant par l'écho humain de leurs cloches ; hommes sans âge tels ce Neste Rattekop, « trogne mal rasée, vieux rat flaireur » qui s'en va « trottant par les quais et les ruelles » ; grottes de cauchemars et châteaux romantiques ; faubourg secoués d'un délire collectif ; drames intimes entre deux ou trois êtres ; et toutes ces *surprises* qui sil-

lonnent la vie, « qui détournent en un moment les courants les plus décidés et refoulent la volonté de l'homme vers des sources imprévues », un monde fantastique vit, crie, grouille, fuse dans ces pages oppressantes, souvent hallucinantes d'âpreté et de tension cérébrale.

Franz Hellens excelle dans ce genre si difficile du conte et de la nouvelle ; je ne connais rien dans cet ordre qui soit supérieur à cette magnifique *Petite Rousse* où, en moins de dix pages l'auteur crée une atmosphère inoubliable de poésie, de mystérieuse intensité, de *panique* nerveuse.

ROGER BRIELLE.

LES AUGURES, par *Gabriel Audisio* (N. R. F.)

Notre époque analyse, met la vie en formules dans le roman policier et démonte impitoyablement le mécanisme de la création poétique. Audisio cesse, un moment du moins, de se livrer à ces jeux. Il est poète; mais il renonce aux vers, aux rythmes, parfois même au lyrisme. Il accepte la gageure de souffler la flamme sur tous les sujets, grâce à cette parcelle cachée de braise qu'ils recèlent tous quand on veut bien la découvrir. Nous aurons alors le « *Balfagne* », comme la « *Danse de Sanaa* ». Il importe avant tout de considérer le monde d'un œil de poète, c'est-à-dire d'aller au-delà des apparences.

Car la poésie est un autre monde qui recueille en quelque sorte l'évaporation du nôtre et le sublime. Et l'accès de ce laboratoire n'est pas permis à tous. Il a ses fidèles et ses catéchumènes. Il exige de tous obéissance et ferveur. Enseigner cette ferveur est le rôle des « Augures ». Il existe bien des mystiques dont il faut approfondir les actes, comme on découvre la sainteté derrière une vie modeste; des prêtres dont l'ardeur temporelle cache l'ascétisme et la foi véritable. Etre poète, c'est précisément deviner les secrets de la vie et de toute vie; c'est percer à jour les portes de corne et d'ivoire fermées sur le sommeil des âmes et nous les révéler dans cette intérieure clarté, si singulière à nos yeux, que nous la peuplons des obsessions de la folie et du mensonge. Audisio aborde ce climat mental avec la vision qui transfigure ces ombres; il leur donne des contours, un modelé insolites qui nous forcent à les suivre dans leur contrée de vertige et prend visiblement plaisir à nous frôler de ces angoisses, à nous promener sur des confins, sur des crêtes où le pied s'embarrasse, où l'on se demande de quel côté l'on va choir. C'est le caractère le plus curieux de son livre que ce jeu d'un esprit qui s'amuse avec ses propres pièges, heureux quand tour à tour il nous prend ou nous délivre.

J. M.

LES CHIENS DE GARDE, par *Paul Nizan* (Rieder).

Les chiens de garde, ce sont les penseurs, officiels ou non ; tous les philosophes bourgeois, ceux qui prétendent ne pas sortir de la spéculation pure ; et qui croient y serrer de près la vérité : la Vérité ; ils s'emploient à retirer cette vérité d'un raisonnement qui l'a construite dans un monde qui n'est pas.

En réalité, ils sont, consciemment ou inconsciemment, les soutiens de l'ordre établi. Appartenant à la classe des oppresseurs, ils doivent à ces origines bourgeoises de raisonner juste dans la société qui incarne cette oppression ; et ainsi, par l'effet d'une loi fatale, ils servent cette société du jour où ils se déclarent philosophes.

Beau livre, bien écrit, où M. Paul Nizan fuit toute déclamation pour insister sur la même idée et l'envelopper de ses coordonnées et de ses corollaires. Comme toutes les idées évidentes celle-ci est très difficile à exprimer clairement ; mais l'auteur de cet essai y réussit parfaitement : une notion sur laquelle les révolutionnaires croyaient s'entendre, ses développements permettent enfin de l'entendre et, sans doute, d'en épuiser le sens.

On croyait avoir tout dit en condamnant l'idéalisme. Mais le plus difficile était de définir ce mot, que Paul Nizan évite, quand tant de philosophies antérieures avaient pris pour otage la notion qu'il représente (Idéalisme de Platon, Idéalisme d'Hegel, aussi différents que leurs dialectiques. Définition de l'Idéalisme par Engels). Il ne faut pas battre la philosophie avec ses propres armes quand on entend prouver que ces armes n'existent pas.

M. Nizan a commencé sans doute par tuer en lui le philosophe. On ne peut nier que ce que l'on représente. C'est dans ce tragique-là que toute régénération s'inaugure.

Les philosophes de Pl. Dmr et Prd a Brgs et Brnvg (ainsi me permettrai-je de sophistiquer leurs noms) édifient leurs systèmes sur des données qui sont à la ressemblance du réel, quintessencient par leur dialectique cette faculté de ressembler ; et n'isolent jamais que l'astre de l'inexistence au cours des conclusions qu'ils exposent avec tant d'assurance. Ils veulent donner le ciel de ce qui n'est pas comme l'horizon de ce qui sera.

La pensée doit mener au réel non pas un réel supposé, mais un réel contrôlable et susceptible d'enfanter son semblable dans le domaine matériel ; et, en devenant claire, en devenant elle-même, ne plus se distinguer de l'acte. Il faut que les termes d'une idéologie se trouvent à chaque instant de plain-pied avec l'expression concrète d'une angoisse réelle. Un philosophe doit se

trouver prêt à répondre à toutes les objections fondées sur l'actuel, le vivant ; comme les philosophes de la Grèce que l'on voyait profondément engagés « dans la présence et la matière humaines, qui conservaient une intimité admirable avec les forces réelles de leur philosophie.

Les philosophes d'aujourd'hui, eux, entendent n'être combattus qu'au moyen d'arguments intérieurs à leur propre philosophie. Leur pensée se donne comme affranchie des conditions historiques qui l'ont formée.

Ils appartiennent à ce qu'ils sont et non à ce qui les attend. Ils créent tous les thèmes, toutes les promesses, tous les mythes capables de détourner les hommes de l'intelligence de leur impitoyable destin. Ils sont de bonne foi, circonstance aggravante. Ils ne pouvaient pas penser autrement. Certitude qui nous évite de transporter ce problème sur un plan étroitement moral. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger, mais aux faits, lesquels résoudront le problème posé par toute philosophie dans l'alternative suivante : élever dans le réel et matérialiser, ou détruire.

Ne pas juger Brgn, Dmr, mais les signaler comme des écueils. C'est à un philosophe qui connaît leurs positions qu'il appartient de parler si haut et si bien. Cette opposition entre les philosophes de deux classes ne peut prendre sa force que dans un individu qui les représente à lui seul, qui a tous les périls de sa vie pour lui donner du prix, pour rendre cette opposition féconde et créatrice de valeurs. Instant magnifique, celui où l'idée naît d'un sentiment vaincu. J'espère que l'on appréciera assez la grandeur et la noblesse de ces pages où l'on lit des paroles comme celles-ci : « Quiconque veut penser aujourd'hui humainement pensera dangereusement. Car toute pensée humaine met en cause l'ordre tout entier qui pèse sur nos vies.

Joë BOUSQUET.

LE MEILLEUR ET LE PIRE, par *Robert Poulet* (Denoël et Steele).

L'œuvre de Robert Poulet se présente d'une façon très spéciale. A chaque livre, il établit un nouveau lien entre le rêve et la réalité, ou du moins il pose un problème entre l'anormal et le normal.

Cette voie de la réalité magique a permis à Poulet de tenter un renouvellement du roman français et d'y apporter des éléments de mystère que l'on trouve seulement dans les romans étrangers. Mais ils y sont exploités comme élément principal,

tandis que Poulet s'en sert comme des nuages dans un ciel pour mieux faire ressortir le bleu de l'horizon. Ou du moins — et c'est là le don initial de Poulet — il rend l'atmosphère de ses livres tellement légère que l'on se laisse prendre au règne de l'irréel sans se rendre compte de sa captivité. Où sommes-nous ? Le jeu d'*Handji* et du *Trottoir* est dépassé dans le *Meilleur et le Pire*. S'il y a une certaine analogie entre les deux derniers romans, il faut la chercher dans l'attitude des deux héroïnes. Andréa passe pour une fille publique et ne l'est pas, Catherine voudrait se pervertir : elle n'y parvient pas.

Catherine Jamaufle s'est enfuie de Mézières pour Paris. Dans sa ville de province, jeune veuve de 28 ans, elle passait pour la bonté même, charitable, digne sujet de vertu pour ses voisins. Elle est exaspérée de s'entendre louer ; elle s'enfuit pour profiter de la première aventure qui se présentera. Elle descend au hasard dans un hôtel d'un quartier ouvrier et se lie au premier venu. C'est un représentant en aspirateur de ménage qui la mène dans un café interlope où, mêlée à un monde d'acrobates, d'acteurs de petits théâtres, de terrassiers et de marlous, elle garde son innocence au milieu des pires vices, attendant toujours l'aventure qu'elle se refuse d'accepter quand elle se présente, se rebiffant devant la moindre caresse. Ce café, sa vie, son public, passent, dans un film majeur, devant nos yeux qui cherchent à se raccrocher dans ce monde où l'état rêveur de Catherine apporte de l'artificiel. Toutes les rencontres qu'elle fera se développeront dans ce magnétisme dont elle semble envoûtée, tandis qu'autour d'elle la réalité s'étale brutalement. Car si les événements sont positifs, il naît à côté d'eux comme leur double qui les influence et souvent même les guide. Catherine aura des rendez-vous avec les apaches du quartier ; elle en sortira indemne comme lorsqu'elle s'accroche au petit vieillard qui la mène dans une maison de débauche. Ici nous touchons le mal de tout près, on s'attend au scandale ; mais l'auteur en réchappe par une mise en scène dont la subtilité et l'invention romanesque sont des trouvailles. Car Robert Poulet connaît aussi bien son métier de compositeur que celui d'écrivain. Au fond, les êtres vus pas Catherine sont quelconques et très communs, mais au regard de l'héroïne ils se transfigurent et nous nous apercevons alors qu'elle voit surtout en eux la tare dont chacun est nanti, car cette tare qui, au début, paraît purement imaginative, prend forme au cours du récit et Poulet nous mène ainsi de l'illusion au réel, de la folie à la raison. Sommes-nous bien sûrs d'ailleurs que ces distinctions peuvent être absolues et s'il n'y a pas ici coïncidence selon le point de vue dont on les regarde. Et nous voici mêlés à la lutte

entre le bien et le mal où l'âme se débat, hésite elle-même, entre l'un et l'autre et se demande si le mal peut vivre sans le bien et le bien sans le mal. Tous les échecs de Catherine doivent cependant avoir un aboutissement, et ce sera la règle de la poésie. Tandis que Gardefeu reste trop banal, d'une espèce trop basse, son fils Fritz est le merveilleux poète de l'aventure, la véritable image de l'évasion sans remords. Lorsqu'il conduit Catherine dans la cave aux affiches, nous songeons au bateau ivre de Rimbaud.

L'itinéraire est fini, la hantise quitte Catherine : son père lui a envoyé, de Mézières, l'honnête homme par excellence, le docteur Bonduel qui la ramènera et l'épousera. Mais en rentrant, Catherine simulera la grossesse, proclamation plus ou moins consciente de sa vie de citadine. Et de la lutte de l'ange et du démon, l'ange triomphera car le livre fermé, nous nous apercevons que le sujet en est essentiellement moral. La petite sœur tirant la robe pour montrer l'artifice, Catherine rentre à Mézières aussi pure qu'elle l'a quitté. C'est le miracle de l'histoire : Fritz a raison, ses mensonges lui suffisent pour lui donner l'illusion du bonheur.

GASTON PULINGS.

LAQUES ET CLOISONNÉS, par *Henri Brenier* (Revue des Poètes).

Le procès des Parnassiens n'est plus à faire. Il serait même ridicule de le renouveler puisque nous ne parlons même pas le même langage. Les sonnets de M. Brenier sont l'œuvre d'un amateur infiniment distingué, et ce n'est point la commodité d'une formule banale qui me fait écrire cela. Admirateur et disciple de De Hérédia, M. Brenier n'est en rien inférieur à son maître et je ne crois point qu'il puisse attendre d'autre éloge. Il n'y a pas une finale de sonnet qui ne soit évocatrice et magnifiquement sonore, pas un vers qui n'ait le chatoiement de la nacre et l'éblouissement des cymbales. On se lasse seulement de trop de splendeur. Les convictions de M. Brenier sont de celles que l'on doit respecter. J'aime mieux après tout cette attitude qui ne nuit pas à l'esprit, qui avoue nettement son caractère de jeu intellectuel que beaucoup de tentatives dites d'avant-garde qui trahissent, sous prétexte de la servir, cette activité poétique où je persiste à voir, au-dessus même de toute valeur d'art objective par essence, l'activité suprême, je dirai même unique, de l'homme vivant.

Léon Gabriel GROS.

DANS L'OMBRE BLEUE DU ROY RENÉ, par *Eugène Curet* (Ed. Tacussel).

Le livre de M. Eugène Curet se rattache à cette grande tradition des conteurs provençaux qui nous a donné déjà Alphonse Daudet et Paul Arène. Comme eux, M. Curet sait exprimer dans un style charmant, qui n'est pas toujours dépourvu d'archaïsme, ce qui lui donne encore plus de saveur, l'esprit ironique et malicieux de la Provence. Les débats qui agitent la bonne ville du Roy René autour des poèmes de Thersite qu'un hasard heureux vient de révéler aux érudits aixois, donnent lieu à une peinture satirique, pleine de verve et d'humour. La critique des hommes et des idées d'aujourd'hui trouve dans ces pages plus d'une occasion de se glisser, et le voile de l'anecdote n'est souvent qu'un prétexte, pour M. Curet, à chatier énergiquement les ridicules et les grotesques. D'autre part on aimera dans « La légende de Saint Rabasse » la belle évocation des paysages provençaux, ces descriptions d'une nature voluptueuse, toute empreinte encore du paganisme antique et prête à restaurer les cultes oubliés de Bacchus, de Silène et de Pan. M. Eugène Curet a su parer d'un lyrisme ardent ces paysages qui prennent dans son livre une vie nouvelle, et exalter avec un talent de poète, la campagne aixoise aux nobles lignes, les collines parfumées, les villages pittoresquement dressés sur leurs rochers. Tout cela revit intensément dans ces contes, écrits dans une langue solide, mélodieuse et colorée, avec cette fantaisie qui convient aux plaisantes aventures par lesquelles M. Eugène Curet nous a intéressés et enchantés.

Marcel BRION.

DENIS, par *Jean de Vial* (Fasquelle).

Les amateurs du petit jeu des « influences » pourraient s'en donner à cœur joie avec le livre de M. de Vial et classer d'abondantes références sous les rubriques habituelles : Wilde, Gide, Cocteau. Il y a dans *Denis* un sujet très vaste et très mince, beaucoup de littérature, de curiosité, de réflexions personnelles, la fuite à Paris, la recherche de l'Amour, la riche héritière et la petite ouvrière. Le livre testament et comme conclusion le départ vers l'inconnu, la mort à tout ce qui fut cher. Beaucoup de maladresse aussi: si la disproportion entre les diverses parties du livre est voulue, nous ne pensons pas que l'allure décousue des dernières pages soit due au seul désir d'accélérer le rythme du livre, de rendre le caractère de ces vies qui se désunissent.

Denis pourtant est digne d'une seconde lecture. Au delà des défauts on découvre un don certain, des expressions d'un réel bonheur qui sont peut être encore des formules, mais ne sont plus loin de la seule vérité, de la seule poésie. N'est-il pas naturel que pour un romancier de moins de vingt-cinq ans l'expérience personnelle se substitue à l'expérience ? Il suffit qu'elle s'accompagne de certaines intuitions. Car il faut un singulier génie pour que l'inspiration, cet art sans contenu autre que soi-même soutienne une œuvre entière. Dans *Denis*, donc, nous croyons distinguer certains renoncements : pourquoi donc ne pas penser que Jean de Vial réussira à s'arracher à lui-même sans tuer l'homme ni le romancier.

Pierre MISSAC.

LETTRES ETRANGERES

UNE TRAGÉDIE AMÉRICAINE, par *Théodor Dreiser*. (Fayard)

La *Tragédie Américaine* est une œuvre très remarquable encore qu'assez déconcertante pour le lecteur français. La longueur du livre qui comporte deux volumes massifs de plus de 600 pages chacun, la minutie des détails, la monotonie grise d'un style terne, appuyé, patient, les dialogues rapportés mot à mot, l'ambiance de vie médiocre, de sentiments mesquins, font de ce roman un des ouvrages les plus typiques mais aussi les plus pesants de M. Théodore Dreiser, et le fait que cette longue histoire n'est éclairée à aucun moment d'aucun rayon d'idéalisme ou d'optimisme, risque de confirmer le lecteur dans cette opinion que les livres de M. Dreiser ne trouveront pas grande audience en France. Je le regrette car il s'agit ici d'un romancier dont on ne peut qu'admirer le talent et la fécondité, et ce qu'il faut le plus regretter, sans doute, est qu'on nous donne trop tard une traduction française de cet écrivain qui aurait dû, depuis longtemps, trouver chez nous un éditeur. La traduction de M. Victor Llona est d'ailleurs excellente, parfaite dans son mouvement, comme dans sa fidélité aux expressions et aux intentions du texte. Si *Une Tragédie Américaine* avait paru en France après d'autres livres de M. Dreiser, le lecteur déjà familiarisé avec les qualités et les défauts de cet écrivain, accoutumé aux lenteurs de son récit, à la solidité pesante et massive de son style aurait sans doute goûté davantage un livre qui se serait présenté alors comme l'évolution logique d'une œuvre et d'un talent.

Débuter par *Une Tragédie Américaine* c'est inquiéter dès l'abord le lecteur par une œuvre qui lui paraitra par bien des cotés, ancienne et périmée, alors que des romans comme le *Titan*

ou *Le Financier* ou surtout, *Sister Carrie* lui auraient fait connaitre un Dreiser plus accessible, plus immédiatement attachant D'autant plus que c'est précisément par sa *masse* que ce roman risque de surprendre et de décevoir le public, par un naturalisme qui a fait son temps en France, s'il est encore vivace et fécond aux Etats-Unis, et il faut bien le dire aussi, quels que soient le respect et l'admiration que j'ai pour le très grand talent de M. Dreiser, par ce côté roman-feuilleton qui n'est pas sans nous gêner dans plusieurs chapitres de la *Tragédie Américaine.* Nous devons féliciter davantage M. Victor Llona du très considérable et très remarquable effort que présente une traduction comme celle-ci, et regretter seulement qu'elle ne soit pas appliquée à un ouvrage capable de conquérir à M. Dreiser plus de lecteurs et d'admirateurs que ne lui en vaudra certainement *Une Tragédie Américaine.*

Je souhaite cependant que ces défauts extérieurs trop évidents pour qu'on puisse essayer de les dissimuler ne détournent pas de lire ce livre, ceux qui, connaissant la grande renommée dont jouit M. Dreiser en Amérique et en Europe, voudront prendre un premier contact avec lui dans cet ouvrage. Il ne faut pas s'arrêter à l'importance excessive donnée aux détails, à ce pessimisme sans recours, uniformément sombre et compact, que montre le roman depuis l'enfance malheureuse de Clyde Griffiths alors qu'il escortait son père, vendeur de Bibles et chanteur d'hymnes dans les rues de la « ville tentaculaire » ou lorsqu'il s'initie aux merveilles et aux atrocités de la vie dans le palace où il sert comme chasseur, jusqu'à son procès et son exécution. Le titre même nous prévient qu'il y a ici autre chose qu'une tragédie individuelle: l'aventure de Clyde est représentative et américaine en ce sens que ce Rastignac du Middle West, déclassé, ambitieux de succès mondains, au point d'assassiner la tendre fille qu'il a séduite et rendue mère, est un produit caractéristique de la société américaine d'aujourd'hui, ou plutôt d'hier, car le livre quoique écrit assez récemment *date* déjà beaucoup. Plus encore peut être que dans ses autres ouvrages, M. Dreiser a prononcé dans la *Tragédie Américaine* un de ces violents réquisitoires contre la civilisation mécaniste et sans âme des Etats-Unis qu'il conduit avec une conviction vigoureuse et inlassable. En ce sens, ce livre a une valeur quasi symbolique, et sans généraliser l'anecdote individuelle, on peut trouver dans les malheurs de Clyde et de Roberte une allégorie de la Société américaine acharnée à tuer certaines tendresses au profit de ses désirs et de ses ambitions. Mais, je le répète, ceci est déjà du passé peut être, et l'important pour nous est cette tragédie d'un homme faible, médiocre, mal équipé pour la lutte

morale, dévoyé, livré à ses seuls instincts, à son seul appétit de « parvenir ». Encore ne faudrait-il pas exagérer, et je ne crois pas que le seul fait d'avoir accompagné son père dans ses expéditions d'apostolat évangélique suffise à nous expliquer pourquoi Clyde Griffiths se montre désormais aussi ennemi de toute morale et de toute spiritualité. Attentif à mesurer les forces et les méfaits de l'ennemi, M. Dreiser a négligé de donner une base plus solide à l'amoralité foncière de son héros, et il nous le présente comme un personnage assez falot, assez méprisable, doué de cette lacheté particulière aux velléitaires et de cette cruauté inconsciente qui apparatient en propre aux timides et aux abouliques.

Malgré cela, *Une Tragédie Américaine* est, je le répète, un très beau livre d'une humanité profonde, sincère, émouvante à force d'émotion et de conviction, une œuvre loyale à tous égards, qui a renoncé parfois en faveur de cette loyauté aux articles de l'art au point de donner une reproduction de la vie minutieusement photographique, dépourvue de cette « sublimation » que la spiritualité ou l'art auraient pu lui apporter.

LES BUDDENBROOK, par *Thomas Mann*. (Fayard)

La traduction française des *Buddenbrook* qui vient de paraître un an après celle de la *Montagne Magique* révèle ainsi aux lecteurs français, après le livre admirable de M. Thomas Mann qui constitue le chef d'œuvre de sa maturité, un roman de débutant, prodigieusement intéressant, mais où il ne faut pas chercher la philosophie de la vie et cette conception du monde pessimiste-esthétique qui faisaient la beauté du *Zauberberg*. C'est en examinant côte à côte ces deux livres, qu'on mesure toute la distance qui sépare un récit réaliste, fort remarquable d'ailleurs, de cette *somme* immense et complexe dans laquelle le grand écrivain allemand a tracé un tableau incomparable des inquiétudes et des idées de notre époque.

Il faut donc lire les *Buddenbrook* comme quelque chose de rétrospectif, en se disant qu'on le lit 25 ans trop tard, et ne pas essayer d'établir un parallèle avec le *Zauberberg*. Il n'y a dans ce roman de début ni les ambitions ni les aspirations qui sont réalisées si magnifiquement dans la *Montagne Magique*. J'y verrais plutôt un effort de libération nécessaire, le besoin de se détacher de cette vieille bourgeoisie hanséatique à laquelle l'auteur appartient et qu'il juge avec tant d'impartiale sérénité et de consciente ironie dans les *Buddenbrook*. Peut-être ce roman nous aidera-t-il aussi à comprendre les Castorp, tels qu'ils nous apparaissent dans la *Montagne Magique*, famille appa-

rentée intimement aux Buddenbrook, attachée aux mêmes traditions, aux mêmes idées, au même « esprit de classe ».

Nous avons l'impression que cela était très près de M. Thomas Mann lorsqu'il écrivit ce livre, que cette famille pesait sur lui de tout son poids et que pour s'en débarrasser vraiment, il fallait qu'il écrivît ce roman qui est un excellent document d'époque, et un *portrait de famille* singulièrement expressif. Il y a quelque chose de *géologique* dans la manière dont les différentes générations de Buddenbrooks s'architecturent et se succèdent. Nous apercevons bientôt les lézardes qui fendillent, en même temps que la prospérité de la vieille maison de commerce, la magnifique unité de la famille. On songe à ces antiques demeures qui se défont sans cause apparente et qui s'écroulent un jour, de lassitude, de faiblesse, de vieillissement.

Ce processus de décomposition, analysé avec une perspicacité et un goût de la destruction qui annonce la « Mort à Venise », commence dans la seconde génération qui nous est présentée. La décadence des vertus familiales, le déclin de la richesse financière, et l'irruption de cet esprit de désordre qui, une fois déchaîné a vite fait de démolir les édifices les plus solides, précipitent le crépuscule des Buddenbrooks. Crépuscule logique, nécessaire, qui trahit même dans l'effondrement la grandeur et la puissance de cette dynastie commerciale, et qui est, en réduction, quelque chose comme le pressentiment de ce crépuscule européen que décrira la *Montagne Magique*.

Parfaitement traduit par Mme Geneviève Blanquis, qui a exprimé avec beaucoup de délicatesse et de subtilité, la langue harmonieuse, intense et souple de M. Thomas Mann, précédé d'une introduction de M. Levinson, ce roman dont le seul défaut peut-être, — et c'est un défaut extérieur à lui, — est le décalage dans le temps, trop fréquent dans les traductions d'œuvres étrangères, eut mérité d'être traduit il y a quelque vingt ans. Pour corriger ce défaut, je ne peux que conseiller au lecteur de le lire *avant* la *Montagne Magique*, car il apercevra mieux ainsi tout ce que signifie pour l'évolution du talent de M. Thomas Mann, l'écart qui sépare les *Buddenbrook* du *Zauberberg*. A bien des égards ce premier roman peut sembler une ébauche, mais de quelle vigoureuse et belle qualité !

MARCEL BRION.

LES REVUES ETRANGERES

CORONA. (Munich. Dir. Martin Bodmer et Herbert Steiner). *La Mine de Falun*, par Hugo von Hofmansthal. *Le sens de la connaissance naturelle*, par Edgar Dacqué. *Extrait d'un journal*,

par Hermann Hesse. *Sur « la Mine de Falun »*, par Walther Brecht. *Pindare*, par Rudolf Borchardt. *Le Dante allemand de Borchard*, par Josef Hofmiller. *Munich* par Karl A. von Muller.

REVISTA DE OCCIDENTE. (Madrid. Dir. : José Ortega y Gasset). *Poèmes* par Jorge Guillen. *La science naturelle est-elle conditionnée par le milieu*, par E. Schrodinger. *La joyeuse aventure*, par M. Zochtchenko. *L'attitude de l'homme actuel en face du droit*, par T. Rivera y Pastor. *Un artiste du trapèze*, par Franz Kafka.

DANTE. (Paris. Dir. : Lionelle Fiumi). *La poésie d'A. S. Novaro*, par Eugène Bestaux. *A propos d'un centenaire*, par P. R. Montchanin. *Chanson à Eve*, par Aldo Capasso. *Ce que fut Michele Amari*, par Roland Michel. *Prière*, par Gino Novelli. *Stendhal*, par Alberto Gentili. *Le Char*, par Giorgio Vigolo. *Henri Hauvette et les lettres italiennes*, par Lionelle Fiumi. *Grand'Maman*, par Ignazio Drago. *Les études leopardiennes en France*, par Alfonso Fiorentino.

LA POLOGNE LITTÉRAIRE. (Varsovie. Dir. : Antoni Bordman et M. Grydzewski). *Sieroszewski et Norwid en France*, par René Lalou. *Trois historiens de la culture polonaise*, par Franck L. Schoell. *Piotr Michalowski*, par Mieczyslaw Sterling. *La Pologne à Weimar*, par Z. St. Klingsland.

MARCEL BRION.

N. D. L. R.

Les *Cahiers du Sud* ayant refusé des poèmes de Hans Arp (traduits par Georges Hugnet), Joë Bousquet, qui avait demandé la publication de ces textes, n'a pas cru devoir garder sa place au Conseil de lecture des *Cahiers du Sud*.

Nous avons le regret d'enregistrer sa démission. Mais si certaines vues critiques de Joë Bousquet cessent, à partir de ce jour, d'être représentées dans notre Comité de Direction, nous l'avons assuré de vive voix que l'hospitalité la plus large leur restait offerte dans notre revue ; et nous savons, après une longue conversation, où notre amitié n'a pu que s'affirmer, que sa collaboration nous reste acquise.